

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—E.—U., \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 45.

JEUDI, 9 NOVEMBRE 1882

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

AVIS PARTICULIER

AUX ABONNÉS RETARDATAIRES

Plusieurs fois déjà nous nous sommes adressé à nos abonnés retardataires pour les prier de nous payer ce qu'ils doivent. Quelques-uns seulement ont répondu à notre appel. Nous regrettons infiniment de renouveler notre demande.

La bonne volonté de nos abonnés ne suffit pas pour payer tous les frais que nécessite une publication comme *L'Opinion Publique*. Tous les jours il faut déboursier de l'argent, et si les abonnés ne payent pas, il est impossible de faire fonctionner la machine. Il faut que nos abonnés règlent leurs comptes. Nous insistons fortement sur ce point. Nous espérons cette fois être bien compris. Cet avis s'adresse particulièrement aux retardataires.

L'administration, rencontrant de très grandes difficultés pour collecter en dehors de Montréal, a décidé que, si au 15 DÉCEMBRE prochain, les abonnés de la campagne n'ont pas payé ce qu'ils doivent, elle se prévaudra de son droit pour exiger \$3.50 au lieu de \$3.00 par an quand l'abonnement est payé d'avance.

Nous espérons que nos débiteurs feront leur possible et qu'ils éviteront les désagréments qui résulteraient certainement de leur négligence, s'ils ne s'acquittaient pas envers nous.

L'ADMINISTRATION.

SOMMAIRE

TEXTE : Un livre nouveau.—Expressions à noter, par E. Blain de Saint-Aubin.—L'instrument nécessaire.—Notes et impressions.—David Tétu ou les Raiders de Saint-Alban (suite).—Notes commerciales.—Le prince Léopold.—Nos gravures : Une exécution capitale à Alexandrie ; Le lieutenant-colonel Froidevaux ; Le vice-amiral Pothuau ; Vue du lac Timigami.—Petites Notes.—Poésie : La Mère, par Catulle Mendès.—Les Giboulées de la Vie (suite), par Mme C. de Chandeneux.—Choses et autres.—Sciences.—De tout un peu.—Nouvelles diverses.—Les Echecs.—Variétés.

GRAVURES : Une exécution capitale à Alexandrie.—Le lieutenant-colonel Froidevaux.—Le vice-amiral Pothuau.—Vue du lac Timigami, d'après un dessin du Révd. M. C.-A.-M. Paradis.

UN LIVRE NOUVEAU

Si nous inscrivions en tête de ces lignes le titre du livre dont nous allons parler, les yeux de bien de nos lecteurs n'y verraient qu'un médiocre attrait. Nous voulons cependant le leur faire connaître malgré eux, car il n'est pas permis d'ignorer les travaux, aussi ingrats que méritoires, auxquels se livrent parmi nous quelques rares et courageux savants, héritiers en Canada des bénédictins.

Quelques-uns de nos lecteurs savent, ou du moins se doutent qu'il y a au séminaire de St-Sulpice un vénérable prêtre qui a écrit des ouvrages fort estimés des philologues et bien connus des savants européens. M. Cuoq vient d'en publier un nouveau qui est plus intéressant que ses aînés, car son *Lexique de la langue iroquoise* est enrichi de notes historiques que tous ceux qui s'occupent d'histoire du Canada pourront lire avec fruit.

On se rappelle que M. Cuoq, dans un opuscule resté célèbre au pays, a réfuté le jugement de M. Renan sur les langues sauvages du Nouveau-Monde. Il a démontré que leur formation était aussi scientifique que celle des idiomes sémitiques avec lesquels M. Renan croyait battre en brèche le récit inspiré des livres saints.

Poursuivant avec amour des études auxquelles il avait voué sa vie, M. Cuoq publiait en 1866 un volume intitulé : *Études philologiques sur quelques langues sauvages de l'Amérique*. Après avoir affirmé que les sauvages parlaient une langue tout aussi belle que n'importe quelle langue sémitique, l'auteur céda à des demandes répétées de savants amis et donna une étude complète sur les idiomes algonquins et iroquois. La presse du temps n'eut que des éloges pour un travail qui dénotait une connaissance approfondie des langues sauvages et qui plaçait l'auteur au premier rang parmi les philologues américains. Et pourtant le modeste missionnaire n'avait donné qu'une ébauche d'un plus grand travail qu'il a sur le métier. Craignant de fatiguer des lecteurs peu habitués à de pareilles études, il ne communiquait que quelques chapitres d'un essai de grammaire algonquine et autant d'une esquisse de grammaire iroquoise.

C'est sans doute pour faciliter l'étude de cette dernière que M. Cuoq, presque malgré lui et forcé par les circonstances, vient de donner au public le *Lexique de la langue iroquoise*, qui sera d'un grand secours pour les jeunes missionnaires qui consacrent leur existence à l'évangélisation des sauvages.

Comme nous le disions plus haut, l'auteur a ajouté à son lexique de précieuses notes historiques dictées, comme il l'avoue, par pur amour de la science et de la vérité. Tout naturellement il a voulu corriger certaines erreurs historiques qui ont droit de cité.

A quelle nation sauvage appartenait les naturels que Jacques-Cartier rencontra à Stadaconé et à Hochelaga lors de son deuxième voyage (1535) ? Voilà un point d'histoire qui excite l'attention de nos historiens. Il n'est pas sans intérêt de connaître quels étaient nos devanciers il y a trois siècles, sur le sol que nous habitons. Nos prédécesseurs n'étaient pas des écrivains ; ils ont passé sans laisser d'autre trace que le souvenir de leur barbarie et de leurs cruautés.

Jacques-Cartier, le premier explorateur de nos rives, a consigné dans le récit de ses voyages un vocabulaire composé de deux listes de mots recueillis à Stadaconé et à Hochelaga. Or ces fragments épars recueillis par des oreilles peu habituées à ces idiomes nouveaux, ainsi que les noms mêmes des bourgades sur l'emplacement desquelles s'élèvent aujourd'hui des villes florissantes, sont entre les mains de nos érudits philologues.

M. Cuoq, avec toute l'autorité que lui donne une connaissance approfondie de ces idiomes, affirme que ces mots appartiennent tous à la langue iroquoise et non à la langue algonquine, comme le prétendent certains historiens. Depuis Stadaconé jusqu'à Hochelaga la même langue était parlée, l'iroquois, non pas l'iroquois de nos jours, mais un de ces nombreux dialectes, peut-être le dialecte iroquet.

Trois quarts de siècle étaient à peine écoulés que Champlain, débarquant pour la première fois sur nos rives, trouvait un peuple tout autre que celui qui avait souhaité la bienvenue à Jacques-Cartier. Les peuplades huronne et iroquoise, dont les huttes couronnaient les sommets de Stadaconé, avaient disparues à la suite de ces déplacements si fréquents chez les peuples nomades. L'enfant de la forêt, vaincu par un ennemi supérieur, avait cherché ailleurs de nouveaux champs de chasse. L'Algonquin, chassé de l'île de Montréal par le féroce Iroquois, avait pris possession des rives du Saint-Laurent lorsque Champlain arriva sur nos rives. Les Montagnais et les Souriquois, tribus de cette dernière nation, habitaient à Hochelaga, et les anciens habitants avaient émigré vers le Sud, d'abord sur les rives du lac Érié, d'où ils avaient été chassés, et défendus par la rivière des Iroquois dans l'état de New-York. Là demeurait la puissante confédération des cinq Cantons qui, pendant cinquante ans, fut l'épouvante de la colonie française encore au berceau, et l'implacable ennemie de la nation huronne.

Il y a dans le *Lexique de la langue iroquoise* encore une foule d'autres notes intéressantes. Nous ne pouvons que louer la vaste science du vénérable prêtre et l'engager à donner au public de nouvelles études philologiques, malgré le peu d'encouragement qu'il en reçoit. Ce sont des travaux qui font honneur à la science canadienne.

EXPRESSIONS À NOTER

C'est un fait assez remarquable que les Canadiens-Français, en rapports journaliers avec des compatriotes d'origine anglaise, ne donnent pas autant que d'autres groupes de race française, établis sur divers points du globe, dans la manie d'entrelarder leur conversation de termes anglais. Chacun sait combien cette manie est répandue dans les villes du littoral de la Manche et sur notre continent — dans certains grands centres, comme New-York et la Nouvelle-Orléans.

Pourtant, ce défaut existe chez nous, et les journalistes, chroniqueurs et autres écrivains qui le combattent, font certainement œuvre utile.

Deux expressions, d'un usage fréquent, semblent indiquer une règle générale pour se prémunir contre semblables erreurs, ce sont les mots *Poste* et *Station* que bien des gens confondent. Cette confusion n'aurait pas lieu si l'on remontait à la racine de ces deux mots.

Poste a pour racine le latin *positus* dont nous avons fait *posé* et *posté*. *Poste* veut dire "un lieu assigné à quelqu'un pour un office quelconque : *Poste* de soldats, *poste* de pompiers, *poste* d'observation, etc."

Station vient du latin *stare*, s'arrêter, demeurer un certain temps dans un endroit : "*Station* de chemin de fer," lieu où les convois arrêtent pendant un certain temps, pour certains objets.

Ces deux exemples — que l'on pourrait multiplier à l'infini — prouvent que la recherche de la racine d'un mot en indique sûrement le véritable emploi.

Mais, dira-t-on, n'existe-t-il pas d'autre moyen pour les personnes peu familières avec les langues mortes ?

Certainement, oui ; ce moyen est la lecture des bons auteurs, des bons écrits périodiques, des traités spéciaux. Dans aucun ouvrage français, on ne trouvera : "*Station* de soldats, *station* de pompiers, etc." En disant *Fire station*, l'anglais interprète mal l'étymologie du mot *Station*.

"Le latin, dans les mots, brave l'honnêteté,"

a dit Boileau. De même, l'anglais *brave* l'étymologie ; et se guider sur l'anglais, à cet égard, c'est vouloir faire erreur.

Tel est la principale cause des erreurs que nous faisons trop souvent.

L'emploi des deux moyens brièvement indiqués ici en préviendrait un grand nombre.

E. BLAIN DE SAINT-AUBIN.

P. S. A Paris, on dit : *Caserne de pompiers*, parce que, dans cette ville, les pompiers font partie de l'armée régulière et sont casernés.

L'INSTRUMENT NÉCESSAIRE

M. Duclerc, le président du Conseil de ce ministère formé la veille de l'ajournement de la Chambre, et qui tombera probablement à la rentrée du Parlement, est pris de la rage épistolaire. Il écrit lettres sur lettres et rappelle, par cette douce manie, l'ancien secrétaire de M. Thiers, Barthélemy Saint-Hilaire, que les journaux avaient surnommé Saint-Epistolaire.

Dans une de ces lettres, M. Duclerc, qui affiche son peu de confiance dans le parti qu'il dirige, lui conseille la discipline, sans quoi la République périra. Ce conseil, formulé d'une façon assez curieuse, a excité les rires d'une partie de la presse française. Albert Millaud a vivement turlupiné le ministre à ce sujet dans l'article qu'on va lire. Mais avant, citons la lettre de M. Duclerc :

"Et cela est vrai du parti républicain, plus que tout autre, parce que la seule discipline dont il soit capable, c'est la discipline volontaire.

"S'il ne se l'impose pas à lui-même — et à bref délai — nous pouvons renoncer à constituer le gouvernement républicain. Or, le parti vainqueur qui ne tire pas de lui-même l'*instrument nécessaire* est condamné à cesser de vivre."

Voici l'article de M. Millaud :

"M. Duclerc continue à jaboter. Quand il ne dia-

logue pas avec les reporters des feuilles anglaises, il noircit du papier à l'adresse de Bastid, le gigantesque député de Saint-Flour.

“ On a lu la lettre homérique du président du Conseil à cet Auvergnat inconnu qui porte un nom célèbre dans les départements du Midi. M. Duclerc espère que la Chambre sera bien sage et trouvera dans son sein “ l'instrument nécessaire ” pour sauvegarder la République.

“ Depuis hier, ce mot : *l'instrument nécessaire* a été fortement commenté dans les journaux. On s'est demandé ce que M. Duclerc entendait par un *instrument nécessaire*.

“ Les idées les plus étonnantes ont été émises à ce sujet. Personne ne peut dire au juste ce que signifie “ l'instrument nécessaire. ” Il a fallu en référer à M. Duclerc lui-même.

“ Plusieurs journalistes ministériels se sont rendus chez lui pour le prier de s'expliquer, afin que l'opinion publique sût à quoi s'en tenir.

“ M. Duclerc a très obligeamment fourni les renseignements qu'on lui demandait.

“ — Je vois la Chambre très malade, a-t-il dit, et par conséquent la République. Le Parlement a de l'inapétence, des troubles, des vapeurs, voire même des flatuosités. Et cependant, il y a un remède à ces maux. Ce remède est dans un usage régulier, modéré et bien conditionné de *l'instrument nécessaire* que vous savez.

“ — C'est justement sur cet instrument... ?

“ — Il n'y en a qu'un, à ma connaissance, a répondu M. Duclerc. C'est le seul instrument usité en médecine. Il est bénin et émollient. Si la Chambre consent seulement à se le laisser appliquer pendant le reste de la session, elle est sauvée.

“ — Mais cet instrument, a encore questionné l'un des assistants, cet instrument ?...

“ — C'est un clystère, a dit M. Duclerc, un simple clystère, je ne vous le cache pas. La Chambre a besoin de déterger...

“ — L'invention est admirable, a riposté un autre auditeur, mais la Chambre est une collectivité qui ne se traite pas comme un malade ordinaire. Comment ferez-vous pour lui appliquer “ l'instrument nécessaire ? ”

“ — Aussi, a dit M. Duclerc, je ne parlais qu'au figuré. Je n'ai pas la prétention de donner un vrai clystère à la Chambre. Il n'y en aurait pas d'assez puissant et il me faudrait une force d'impulsion que je n'ai pas. Non, j'ai dit et j'ai voulu dire que la Chambre souffrait de constipation et d'humeurs, et qu'elle devait recourir à “ l'instrument nécessaire ”... C'est-à-dire à moi... C'est moi “ l'instrument nécessaire. ”

“ — Ah ! c'est vous qui êtes... ”

“ — Je le suis... au moral bien entendu... J'ai le calibre nécessaire... l'abord avenant, la canule agréable. Je suis bénin, émollient et détersif. Que la Chambre me prenne et me garde le plus longtemps possible, ce qui est difficile, mais si elle y parvient—tout aussitôt son teint s'éclaircira, elle deviendra gaie au possible, et la matière sera louable.

“ Les journalistes se retirèrent édifiés, sachant enfin ce que M. Duclerc entendait par “ l'instrument nécessaire. ” Il est question en ce moment, dans les hautes sphères politiques de changer le titre de président du conseil en celui de “ grand irrigateur nécessaire du cabinet. ”

NOTES ET IMPRESSIONS

Avant de se jeter dans le péril, il faut le prévoir et le craindre, mais quand on y est, il ne reste plus qu'à le mépriser.

FÉNÉLON.

* *

Un nain sur les épaules d'un géant voit plus loin que le géant lui-même.

D. STELLA, citée par BURTON.

* *

L'instruction des enfants est un métier où il faut savoir perdre du temps pour en gagner.

J. J. ROUSSEAU.

* *

Ce n'est pas un grand avantage d'avoir l'esprit vif, si on ne l'a juste : la perfection d'une pendule n'est pas d'aller vite, mais d'être réglée.

VAUVENARGUES.

* *

L'intelligence et la volonté sont rarement d'accord : de là le grand nombre de gens qui pensent bien et agissent mal.

KENT.

* *

Il y a des ménagements que l'esprit même et l'usage n'apprennent pas ; et, sans manquer à la plus parfaite politesse, on blesse souvent le cœur.

M^{ME} DE STAEL.

* *

Il est plus aisé d'être toujours sincère avec les autres qu'avec soi-même.

G.-M. VALTOUR.

DAVID TÉTU

ET

LES RAIDERS DE SAINT-ALBAN

ÉPISODE DE LA GUERRE AMÉRICAINE

1864-1865

(Suite)

XVI

On connaît maintenant les diverses phases de cette affaire de Saint-Alban, qui eut tant de retentissement au Canada et aux États-Unis. Ceux qui l'entreprirent voulaient se venger des fédéraux et exciter leur colère, en les frappant de terreur et en enlevant des capitaux considérables. Ils réussirent au delà de leurs espérances ; et, s'ils avaient trouvé au Canada la bienvenue qu'ils étaient en droit d'attendre, leur triomphe aurait été sans mélange.

Mais les persécutions dont ils furent l'objet furent comme l'ombre dans ce brillant tableau.

Toutefois leur sort aurait pu être encore plus à plaindre et ils dûrent s'estimer heureux d'en être quittes à si bon marché, en songeant aux supplices qui les attendaient s'ils eussent été livrés à leurs bourreaux.

Ce fait d'armes devint la cause d'une organisation plus effective de nos milices et des exercices militaires qui leur donnèrent de meilleures notions sur le métier de la guerre.

Le gouvernement canadien, craignant le renouvellement de pareilles attaques, et désirant calmer les esprits et se concilier la bienveillance des Américains du Nord, entretint, pendant assez longtemps, des troupes pour garder les frontières et faire respecter la neutralité canadienne.

Cette attitude était d'ailleurs devenue nécessaire, par suite des menaces et des projets des conspirateurs fédéraux, qui firent craindre, pendant quelque temps, des troubles sérieux avec nos voisins.

Heureusement que tous ces projets d'attaque n'eurent aucune suite et que nos braves volontaires n'eurent guère qu'à faire sentinelle sur nos frontières.

XVII

Il nous reste maintenant à raconter les incidents qui signalèrent la fuite des quatre *raiders* Collins, Scott, Bruce et Doty.

Comme on l'a vu, dans le cours de ce récit, le hasard des événements avait fractionné en trois bandes la troupe des *raiders*. La première était tombée à deux reprises entre les mains des agents du gouvernement et avait été traînée de tribunaux en tribunaux ; la seconde, plus habile dans ses mouvements ou mieux favorisée par le sort, avait échappé à toutes les perquisitions et avait retrouvé la liberté sur un sol plus hospitalier ; la troisième, qui ne se composait, comme nous venons de le dire, que de quatre *raiders* : Collins, Scott, Bruce et Doty, après avoir été saisie une première fois, avait réussi à trouver une retraite momentanée au centre même des recherches. Quelques amis de Montréal les abritèrent, pendant quelques jours, dans leurs maisons. Mais les *raiders* comprenaient bien qu'ils ne pouvaient rester si près du danger sans être découverts et ils songèrent à combiner un plan de fuite mieux conçu que celui de Bennett Young et de sa suite.

XVIII

Une nuit, pendant qu'une violente tempête de vent de nord-est enveloppait de tourbillons de neige la tête chenue du promontoire sur lequel est assise la ville de Québec et que, dans les rues désertes, les falots vacillaient, prêts à s'éteindre, sous les coups redoublés de la rafale, la tranquille lumière d'une lampe brillait seule dans une mansarde de la Basse-Ville.

L'heure était déjà très avancée. Minuit avait sonné et toutes les fenêtres illuminées des environs s'étaient peu à peu éteintes et enveloppées dans la même obscurité.

Au fond de l'étroit réduit qu'éclairait cette lampe solitaire, un homme veillait dans le silence. Assis devant une table chargée de paperasses, de cartes marines, d'instruments de mathématiques, étendus négligemment sur un plan de machine à vapeur à moitié achevé, il paraissait enseveli dans une profonde rêverie.

De temps en temps, les yeux fixés au plafond, il regardait un objet que lui seul était capable d'apercevoir. Car, doué d'une merveilleuse faculté imaginative, il l'évoquait dans son esprit et l'apercevait dans tous ses détails, avec une aussi vivante réalité que si cet objet eût été présent à sa vue. Puis, sortant tout à coup de cette contemplation, il se levait brusquement de son siège, circulait à grands pas autour de sa table, gesticulant avec vivacité, se parlant à lui-même d'un air inspiré et entrecoupant de longs silences les lambeaux à demi articulés de son discours.

A sa haute taille, à ses épaules légèrement voûtées et largement découpées, à sa démarche tout à la fois élas-

tique et ferme, à son abondante chevelure rayée de quelques rares fils d'argent, à l'exquise expression de douceur répandue sur ses traits et surtout dans son regard, on a reconnu le vaillant trappeur, l'intrépide canotier, le voyageur infatigable, que nous avons mis en scène au commencement de ce récit, en un mot : David Tétu.

Arrivé tard dans l'automne des parages du Golfe, il continuait, durant les heures de solitude et de loisirs que lui faisait l'hiver, ses études favorites et les travaux d'invention qui ne cessent de hanter son imagination.

A l'heure où nous le retrouvons, il était occupé au dernier perfectionnement de son navire-poison, un de ses projets d'invention les plus longtemps et les plus amoureusement caressés.

Soudain il fut réveillé de ses rêveries par une secousse dont la violence fit craquer la toiture de sa mansarde. C'était le moment où la tempête sévissait dans toute sa fureur, faisant grincer les girouettes et les enseignes suspendues aux vitrines, siffler les fils télégraphiques et dispersant au vent les bardeaux de cèdre enlevés aux lucarnes vermoulues des maisons de la rue Saul-au-Matlot.

David se leva brusquement et déposant le compas qu'il avait à la main, il se dirigea vers l'unique fenêtre de sa chambre et se pencha sur la vitre pour jeter un coup d'œil dans la rue. Un fort coup de poing appuyé sur le cadre de l'ouverture fit tomber l'épaisse couche de neige qui recouvrait les vitres et l'aperçut, en bas, dans la rue longeant l'étroit trottoir voisin, un homme enveloppé dans un long capot de fourrures.

Arrivé en face, cet inconnu traversa la rue, et disparut avant que David put apercevoir de quel côté il se dirigeait. L'instant d'après, des pas assourdis se firent entendre dans l'escalier qui conduisait à la mansarde ; bientôt ils devinrent plus distincts et il parut évident qu'un individu se dirigeait vers la porte d'entrée.

Intrigué par cette visite à laquelle il ne s'attendait pas, à cette heure tardive de la nuit, David interrompit sa promenade circulaire autour de son étroit logis et prêta une oreille plus attentive. Sa porte s'ouvrit sans que l'étranger prit la peine de frapper.

— Comment vas-tu ? cousin, s'écria David avec son franc sourire, sa parole douce et sa bonhomie habituelle.

— Bien, je te remercie.

— Mais qu'est-ce qui t'amène à cette heure avancée de la nuit, ou plutôt de si bonne heure, car si l'on était en été, la barre du jour commencerait à paraître ? Tu es bien toujours le même, faisant du jour la nuit et de la nuit le jour !

— Tu as belle grâce de me le reprocher, repartit le visiteur. Passe encore si j'avais troublé tes rêves ; mais si tu rêves, tu me parais le faire à la manière des somnambules, ou plutôt tu songes à de nouvelles inventions. Qu'as-tu encore sur le chantier ? Quelle est cette nouvelle machine que tu dessines ? ajouta l'étranger en jetant un coup d'œil sur le plan étendu sur la table et fixé aux coins par quatre punaises de cuivre.

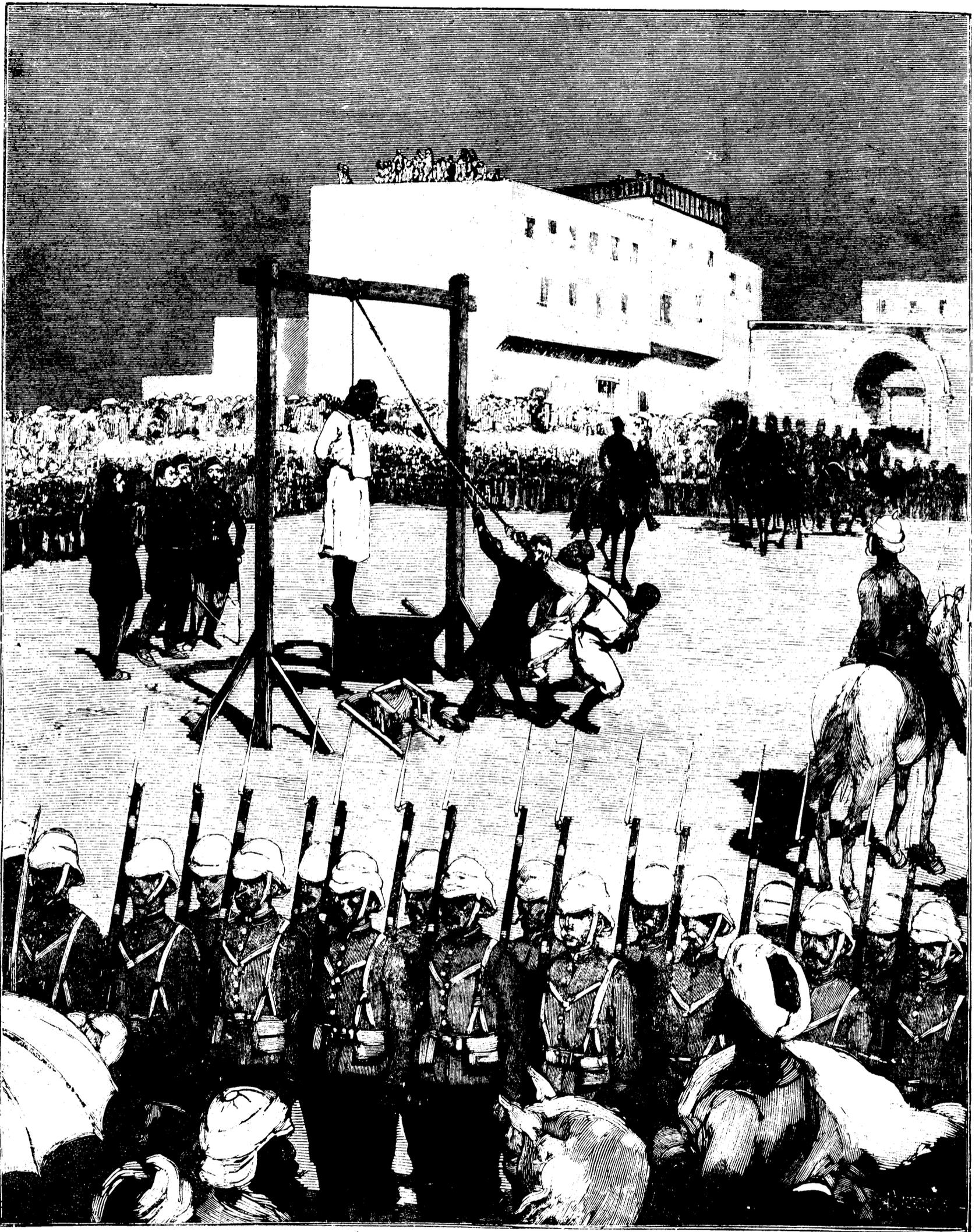
— Assieds-toi, ôte ton capot, et je m'en vais t'expliquer cela.

Ce disant, David, le compas à la main, se mit à lui indiquer les principales lignes du navire-poison et à raconter par quel procédé ingénieux il allait lui imprimer un mouvement, mais un mouvement dont la rapidité allait opérer une révolution dans l'art nautique.

L'étranger, dont nous taisons le nom, déjà bien connu dans le monde canadien, et qui, plus tard, devait devenir l'un de nos hommes les plus célèbres, paraissait ne prêter qu'une oreille distraite aux savantes combinaisons de son interlocuteur. Son esprit était visiblement entraîné dans une toute autre direction.

Le curieux qui, en ce moment, aurait entre-bâillé la porte pour jeter un coup d'œil dans l'intérieur de la mansarde, n'aurait pu s'empêcher d'être captivé en apercevant la noble et majestueuse prestance du nouveau venu qui venait de se lever de son siège et se tenait, en ce moment, accoudé au manteau de l'humble cheminée, au-dessus de laquelle s'allongeait une énorme tête d'original empanachée de son gigantesque bois.

La lumière de la lampe répandait sur toute sa personne des reflets intenses et rougeâtres à la Rembrandt, qui, contrastant avec les ombres profondes qui l'entouraient, dessinaient ses traits en saillie, comme un bas-relief de grand maître. Un galbe puissant qui rappelait la statue d'Hercule Pharnèse, avec sa large poitrine, ses épaules superbes servant de base à une tête qu'un artiste aurait aimé à modeler, une taille qui paraissait pour le moins aussi grande que celle de son ami, des traits réguliers et vigoureusement accentués, un nez aquilin aux ailes gracieusement découpées, une bouche à la fois fine et ferme, dont la lèvre supérieure portait une abondante moustache, un menton proéminent, signe infailible d'énergie, comme savait en peindre Léonard de Vinci, un large front autour duquel une chevelure légèrement grisonnante dessinait des anses profondes : tel était le portrait de ce personnage. Mais ce qui attirait surtout l'attention, lorsqu'on le regardait attentivement, c'était son œil de lynx qui brillait comme une escarboucle ou comme des éclairs phosphorescents sous leurs arcades saillantes ornées d'épais sourcils. Au repos, cet œil étincelant avait des rayons



UNE EXÉCUTION CAPITALE À ALEXANDRIE

de douceur qui ne pouvaient partir que d'une âme profondément sensible et d'un cœur plus généreux encore. Mais lorsque ces regards étaient enflammés par la passion et qu'ils servaient d'interprète à une parole aussi véhémentement persuasive, et à un geste mêlé d'élévation et de force, il était impossible d'en soutenir l'éclat.

Au moment où David, tout entier à son sujet et ne remarquant pas l'indifférence avec laquelle son ami accueillait les explications enthousiastes de ses nouvelles théories, il fut brusquement interrompu.

— Ecoute, David, tu continueras un autre tantôt à me développer ton dernier problème. Tu comprends que, pour être descendu à la Basse-Ville à une pareille heure et par un pareil temps, il faut que j'aie en tête quelque projet important à te communiquer.

Aussitôt, David, sans paraître le moins du monde contrarié, remit son compas dans son étui de mathématiques, et, se levant avec le sourire le plus bienveillant qui se puisse imaginer :

— Qu'y a-t-il donc de nouveau ? fit-il.

— Pauvre David ! Tu me fais l'effet de Robinson dans son île. Enfermé comme lui, dans une île de rêves et bâtissant toujours, non pas des cabanes pour t'abriter, mais des châteaux en Espagne, tu ne vois rien de ce qui se passe autour de toi.

— Tu penses ? répartit froidement notre inventeur.

— Connais-tu la nouvelle du jour ?

— Laquelle ?

— L'affaire de Saint-Alban ?

— En effet, reprit David, le capitaine Joncas m'en a dit un mot l'automne passé. Il paraît que ces *raiders* sont de braves gens, et que nos amis du Canada les aiment mieux que les Américains.

— Connais-tu, reprit l'étranger, les derniers détails du procès qu'ils viennent de subir ? Le jugement du juge Coursol, qui les a fait mettre en liberté, a soulevé une telle tempête aux Etats-Unis, que notre gouvernement est épouvanté des conséquences de cette hardiesse, et qu'il a donné de nouveau l'ordre de les faire saisir. Quatre des *raiders* sont en ce moment cachés à Montréal, mais ils ne peuvent y demeurer plus longtemps sans courir les plus grands dangers ; il faut de toute nécessité qu'ils prennent la fuite de quelque côté. La difficulté, c'est de leur trouver un guide sûr et fidèle. J'ai pensé à toi, David, et je viens te demander si tu veux leur sauver la vie.

S'il s'agit de sauver la vie de quelqu'un de mes semblables, répondit Tétu, je suis prêt à sacrifier la mienne !

XIX

Dès le matin de cette entrevue, quelques affiliés, aidés de David et de son ami, commencèrent à organiser le projet d'évasion. Deux citoyens de Montréal, qui avaient pris à cœur la cause des *raiders*, se joignirent à eux.

On tint d'abord conseil chez une dame Saint-Pierre, dans la rue d'Aiguillon. Tétu réitéra son offre généreuse de se dévouer, s'il le fallait, pour ces étrangers qu'il n'avait jamais vus. Cette offre fut tout de suite acceptée.

Mais il s'agissait de décider quel chemin prendraient les confédérés pour pouvoir parvenir aux frontières, sans tomber entre les mains de l'ennemi. Quelqu'un proposa de les faire évader en suivant la rive sud du fleuve, pour gagner le chemin Elgin ou le chemin Témiscouata.

— Je ne prendrai certainement pas cette voie, dit David, car elle nous mènerait dans la gueule du loup. Rappelez-vous ce qui est arrivé à Young et à ses deux amis ; nous devons profiter de leur malheur et ne pas commettre les mêmes fautes. Vous le savez, les limiers américains n'ont pas abandonné la partie, et la police canadienne ne cesse de surveiller toutes les routes conduisant aux frontières. Supposé même que nous trompions leur vigilance, il faudra faire de longues marches à travers les bois, et les incursionnistes n'ayant jamais chassé de raquettes, ne pourront supporter les fatigues qui les attendent. Pourquoi ne pas choisir de préférence la rive nord ? Là, peu de limiers à craindre, peu de dangers à courir. Je conduirai mes protégés à la Pointe-à-la-Cariole, où j'ai une maison de pêche éloignée de toute habitation. Personne ne pourra s'imaginer que les jeunes gens du Kentucky sont allés y chercher un asile au milieu de l'hiver. Je les y installerai de mon mieux pour qu'ils y demeurent une partie de la saison, puis je reviens ici. Nous nous procurons une goélette et, de bonne heure au printemps, j'irai prendre mes hommes pour les mener à Halifax.

Connaissant ce que Tétu pouvait faire, tous approuvèrent ce plan aussi sage qu'habilement conçu.

— Si les *raiders* ne peuvent demeurer à la Pointe-à-la-Cariole, ajouta l'ami de Tétu, tu pourras les conduire chez notre vieille connaissance, M. John E. Barry, aux Escoumins, et les confier à sa garde. Je ne sais pas de quel côté sont ses sympathies dans la guerre américaine, mais je connais son bon cœur et son honorabilité. Dans tous les cas, on peut se fier à sa discrétion.

Bref, il fut décidé de s'en remettre complètement à David Tétu. Aussi, il faut le dire, c'était bien l'homme qu'il fallait pour sauver les jeunes confédérés. N'ayant jamais eu peur pour sa vie, se jouant des dangers comme

de la fatigue et des privations, ayant une connaissance parfaite de tout le littoral du Saint-Laurent, nul mieux que lui ne pouvait se charger de leur fuite ; nul n'était plus digne de servir de guide ou plutôt de capitaine à de pareils soldats.

Les fédéraux pourront maintenant lancer leurs limiers les mieux exercés, la police de Sa Majesté pourra multiplier ses recherches, toutes leurs démarches seront vaines et inutiles.

Quelques heures après cette réunion, un télégramme fut envoyé à Montréal pour donner avis aux *raiders* de partir sans délai, que tous les préparatifs étaient faits à Québec pour leur évasion.

Il fut convenu en même temps que leur guide les attendrait à l'hôtel Saint-Charles, sur le chemin de Beauport.

(A suivre.)

NOTES COMMERCIALES

L'Irlande a produit en 1882, 365,000 porcs de plus qu'en 1881, soit une augmentation de 34 par cent.

— Les cultivateurs d'atacas, dans le voisinage de Peshtigo, Wisconsin, estiment que leur récolte s'élèvera à 10,000 minots.

Le Missouri a envoyé sur le marché de Chicago une seconde récolte de fraises, qui s'est vendue facilement cinquante cents le quart.

Une machine pour compter les moutons a été inventée en Californie. On la place dans l'ouverture d'une clôture et elle compte tous les moutons qui passent par cette ouverture.

Les marchands d'Ottawa, disent que le blé d'automne amené sur le marché est de mauvaise qualité et que quelques lots ne sont bons qu'à donner une nourriture aux volailles.

Pendant ces vingt-cinq dernières années la pression de la vapeur par pouce carré, dans les locomotives, a été portée de 60 à 100 livres.

Le trafic du Pacifique Canadien augmente considérablement. Ces derniers temps le nombre des wagons a été insuffisant au transport des quantités de produits qui ont été envoyés à toutes les stations de la ligne.

Le borax en poudre est un des articles les plus utiles qu'une ménagère puisse posséder ; mélangé avec du sucre et étalé sur les planches des armoires et dans les crevasses des murs, il est un remède efficace contre les cafards, barbeaux, etc.

Un capitaliste de Montréal offre de fournir du gaz aux consommateurs de cette ville, à \$1 par mille pieds, et d'éclairer la ville pour moitié de la somme payée à la compagnie actuelle ; et nous croyons non seulement que la chose est possible, mais qu'elle donnerait des bénéfices considérables à une bonne administration.

M. Geo. G. Trussler, du comté de Waterloo, a cultivé la canne à sucre et en a fait du sirop depuis quelques années. Il a convaincu quelques fermiers de suivre son exemple, et cette année il a commencé la fabrication du sirop en grand. Un fermier a obtenu 224 gallons de sirop d'une valeur d'une piastre le gallon, d'un acre de terre.

Boston est, dit-on, le plus grand marché de chaussures du monde entier. Durant l'année 1881 il a été expédié 2,250,000 caisses de bottes, souliers, chaussures en caoutchouc, dans les villes de l'intérieur ou de la côte. Les caisses contenaient de 12 à 75 paires chaque et on est au-dessous de la vérité en estimant la totalité des expéditions à 50,000,000 de paires.

Suivant le ministère de l'Agriculture, les émigrants arrivés au Canada pendant les premiers neuf mois de l'année se sont élevés au nombre de 143,248, desquels 76,378 se sont établis en ce pays. Le bureau des Etats-Unis évalue à 93,000 le nombre des Canadiens ayant émigré l'an dernier aux Etats, ce qui prouverait, si le fait est exact, que l'émigration est plus grande que l'immigration.

La récolte de pommes de terre de l'île du Prince-Edouard est estimée à 3,000,000 de minots, dont 2,000,000 sont disponibles pour l'exportation. Le fermier recevra environ 25c par minot pris à son domicile ; comme un minot de pommes de terre coûte de 7 à 8c de culture, le bénéfice net pour le fermier sera donc à peu près 17½c par minot.

LE PRINCE LÉOPOLD

(Traduit du *Truth*, de Londres)

On dit que la Maison de Hanovre n'a pas produit beaucoup de princes qui fussent des savants. Peut-être que non, mais on peut se demander si beaucoup de familles royales ont eu ce genre de fertilité. La vérité est qu'on n'a pas rendu justice aux Guelphs pour le goût qu'ils ont eu pour la littérature et le patronage qu'ils lui ont accordé. Georges II lui-même, quoiqu'on lui jette sans cesse à la tête sa fameuse phrase, souscrivit cent louis pour *l'Illiade* de Pope.

Est-il vraiment absurde de juger un homme sur une expression échappée dans un moment de mauvaise humeur ? Carlyle a dit qu'il n'était pas sans sympathie pour le gentilhomme qui avait "souhaité que le diable emportât les beaux-arts." Mais on comprend que le philosophe voulait appuyer son opinion qu'il y a des intérêts plus élevés que ceux des beaux-arts.

Georges II rendit hommage à Scott ; son premier acte d'autorité royale fut, *proprio motu*, de conférer le titre de baron à l'auteur de *Waverley*.

Le duc de Sussex fut un Mécène autant que lui permettaient ses moyens.

Le prince Léopold ressemble beaucoup, intellectuellement parlant, à ce grand oncle, quoiqu'en politique on puisse craindre qu'il n'imité trop cet autre fils de Georges III, qui devint roi de Hanovre.

Il y aurait de l'affectation à prétendre ignorer que la reine a aujourd'hui au moins autant de sympathie pour les *torys* qu'elle en avait pour les *whigs* en 1839, et, comme Sa Majesté n'a jamais essayé de faire prévaloir son opinion en aucune manière qui soit inconstitutionnelle, elle est absolument libre d'avoir ce qu'elle veut.

Comme la Reine a été la meilleure des mères, son influence sur ses enfants est naturellement considérable, et (à une exception près) ils suivent ses avis dans les questions importantes.

Depuis quelques années, le prince Léopold a rempli, jusqu'à un certain point, les devoirs que remplissait le prince Albert, et que ce dernier, dans un memorandum adressé à Wellington, disait être ceux d'un ministre confidentiel. En un mot, le prince est ce que son père était avant lui, le premier secrétaire privé de la Souveraine. La Reine est trop souvent absente du siège du gouvernement pour communiquer verbalement avec le premier ministre aussi souvent qu'il le faudrait, et il y a beaucoup d'affaires qu'il est difficile de transiger par écrit. C'est ainsi qu'un fils de Reine peut agir comme intermédiaire dans le système administratif. Quand le souverain est une femme, il y a une autre raison qui rend cet arrangement désirable. Le plus courtis des ministres peut être obligé de dire des vérités désagréables à Sa Royale Maîtresse, il est bien plus facile de les faire dire par un tiers—un gentilhomme qui a du tact et de la discrétion—et tel est le prince Léopold. Il est certain que Son Altesse Royale a été très utile dans les négociations qu'il a eues avec différents hommes d'état pendant l'inter règne ministériel de 1880, et on dit tout bas que si Sa Majesté n'aime pas le premier ministre actuel, c'est parce que le prince Léopold ne l'aime pas non plus.

Son cœur, cependant, n'est pas dans les questions politiques, ou disons plutôt qu'il place surtout son intérêt dans les sphères les plus élevées de la science politique, celles qui sont au-dessus des disputes de partis. Libéraux et conservateurs sont d'accord sur la nécessité d'instruire et moraliser la masse du peuple, et c'est le problème de l'éducation que le prince Léopold a pris pour étude, avec un esprit également libre des préjugés du cardinal Manning et de ceux de M. Paul Bert. Il serait le dernier à diminuer l'influence que doit avoir la religion, mais il a la foi douce et tolérante de Stanley, son maître et son guide. Le philosophe était l'ami du prince dans l'acception la plus belle et la plus complète du mot, ainsi que le comprendra quiconque lira les beaux vers intitulés : *The Untravelled Traveller*, et adressés par le maître à son élève. A ceux qui ne les ont pas lus, nous dirons qu'à l'époque où fut écrit ce poème, le prince Léopold n'était guère sorti de la Grande-Bretagne, sa santé délicate lui interdisait les longs voyages. Mais, sans être sorti de son pays, il avait voyagé en esprit, beaucoup plus que la plupart des hommes, même jusque dans la vallée "où l'ombre des précipices se fait de plus en plus sombre de chaque côté," et sur les bords de la rivière, vive et froide, sur laquelle il n'y a pas de pont.

Depuis que ces vers ont été écrits, la santé du prince s'est bien améliorée, et il a voyagé autant que la plupart des gentilshommes anglais. Quand à la nature de sa maladie, la version populaire l'explique par cette phrase d'une dame qui n'avait des termes scientifiques qu'une connaissance aussi exacte que Georges Eliot ou Harriet Martineau : "Vous savez, on dit que nous avons tous trois peaux, et il n'en a que deux." Mais il est permis de douter que cette assertion paraisse correcte à sir William Jenner.

Pendant un temps, le prince Léopold a pensé sérieusement à entrer dans les Ordres. Frédéric Guillaume, duc de Gloucester, neveu de Georges III, avait eu la

même idée, mais Pitt y mit son veto. Il n'est pas très difficile de comprendre les raisons qu'avait le ministre pour s'opposer à ce projet. Il n'aurait pas pu faire moins pour le prince que le faire archevêque, et Pitt a pu craindre, avec raison, qu'avec un duc de la famille royale commandant-en-chef de l'armée, un autre destiné à être celui de la marine, et un troisième primat du clergé anglican, il fut bien difficile de gouverner selon les précédents constitutionnels.

C'était bien différent avec le prince Léopold. Nous avons bien peu à craindre aujourd'hui de l'ambition de la famille royale, même encouragée, comme il y a deux ans, par un ministre désireux de faire valoir la prérogative. Nul savant ne serait mieux à sa place que le prince Léopold dans le palais de Lambeth, et peu d'archevêques pourraient y parler avec plus d'autorité. Je ne connais qu'une personne qui eût fait un meilleur chef de l'Eglise Anglicane, c'est M. Gladstone, mais il a malheureusement beaucoup trop d'occupations dans le monde pour lui permettre d'accepter ce poste.

Le prince Léopold peut être fier de sa popularité, il a la plus enviable, il est aimé et estimé du petit nombre, les savants, les gens instruits et intelligents. Oxford est fier de lui ; et, s'il y avait résidé à l'époque de la mort de lord Derby, il est à peu près certain qu'il serait maintenant chancelier de l'Université à la place de lord Salisbury. Tout le personnel faisait son éloge.

Son amusement favori—disons-le en passant—lors de son séjour dans la ville de la science, était le whist—avec des enjeux bien modestes. La plus forte somme qu'il ait perdue en une soirée est seize shellings, et il ne gagna jamais plus. Il portait le costume des élèves gentilshommes, non pas celui de la noblesse. A ceux qui l'ignorent, disons que les chapeaux dans les deux classes étaient de velours, mais celui des nobles avait un gland d'or et celui des autres un gland de soie. Tous portaient des robes en soie. On peut raconter ces vanités du temps passé, car, quoique les anciens droits soient maintenus, on n'admet plus de nouveaux élèves avec ces privilèges. Ils étaient même abolis avant l'entrée du prince Léopold, mais on lui avait fait gracieusement l'offre d'une exception en sa faveur.

On pourrait supposer, d'après un communiqué adressé aux journaux, lorsqu'il fut créé duc d'Albany, que le prince attachait trop de prix aux distinctions honorifiques. Il n'est pas prince allemand pour rien, mais pas un membre de la famille royale s'occupe moins que lui du jargon des hérauts et des chambellans. Il veut être appelé le prince Léopold, parce qu'il aime mieux ce nom que le titre de duc d'Albany ; et il l'aime mieux parce qu'il lui a été donné par son parrain Léopold I, roi de Belgique. Le roi Léopold était très considéré dans les cours. Pour les Guelphs comme pour les Cobourgs, il était non seulement un prince respectable remplissant loyalement les obligations qui lui incombent comme chef de sa nation, mais un moderne exemplaire à Ulysse, Alfred et Guillaume d'Orange, relié en un volume. Le prince, nommé d'après lui, a été élevé dans cette croyance, et c'est tout au plus une aimable faiblesse, s'il se conduit encore en cela d'après les enseignements de son enfance.

NOS GRAVURES

Une exécution capitale à Alexandrie

La scène dramatique qui a inspiré le crayon de notre dessinateur, s'est passée dernièrement à Alexandrie.

Elle représente l'exécution du charretier Attia Hassan, condamné par la cour martiale à être pendu, jusqu'à ce que mort s'en suive, pour meurtre commis sur la personne d'Européens, pendant la journée du 11 juin.

L'emplacement choisi était une petite plaine s'étendant derrière la colonne Pompée, à peu près au pied de la mosquée de Com-El-Schiougafa.

La potence, plus que primitive, était dressée au fond de la plaine. Deux poteaux fichés en terre supportaient une poutre à laquelle était attachée la corde, qui nous a semblé fort mince. Au-dessous, une petite table longue avec une chaise à côté. Comme on le voit, les apprêts étaient des plus simples ; pas même de poulie, ni de savon à la corde.

Vers sept heures, le condamné est arrivé sous bonne escorte sur le lieu du supplice. Attia Hassan était un homme de trente-deux à trente-cinq ans, de taille moyenne, maigre, mais l'air robuste.

Loin d'être abattu, il a montré un sang-froid surprenant.

Les troupes formèrent aussitôt le carré au milieu duquel s'avança le prisonnier toujours entouré des agents de police. Les troupes firent reculer la foule jusqu'au pied du Com et se tinrent immobiles, l'arme au pied, le fusil chargé et tournant le dos au condamné.

Un garde circassien faisait l'office de bourreau.

Il a enlevé brusquement la table sur laquelle était monté le criminel, et celui-ci s'est trouvé suspendu dans le vide. Mais les mesures ayant été mal prises, les pieds d'Attia Hassan touchèrent le sol.

Il ne fit néanmoins aucun mouvement. La corde a dû être hissée à une hauteur suffisante, et à sept heures

douze minutes, le médecin de la préfecture de police, présent à la lugubre cérémonie, M. le Dr Londynski, a constaté la mort.

Aussitôt le commandant anglais a fait reformer ses hommes par compagnie et décharger les armes ; puis les troupes ont repris le chemin de la ville.

Le corps du supplicié est resté exposé jusqu'à huit heures du soir, et la foule des assistants européens, qui étaient présents à l'exécution, se sont retirés après avoir été les témoins impassibles de cette juste expiation.

Un seul incident s'est produit.

Un peu avant l'arrivée du cortège, un jeune indigène eut l'imprudence de dire en arabe : " Les chrétiens viennent voir aujourd'hui pendre un musulman, mais demain les musulmans viendront à leur tour voir pendre les chrétiens." Il fut aussitôt arrêté, puis conduit au Caracol voisin, où cinquante coups de courbache lui furent provisoirement administrés.

Le lieutenant-colonel Froidevaux

Dans la nuit du 7 octobre dernier, un terrible incendie éclatait au No. 71, du boulevard de Charonne, à Paris, dans l'usine de M. Bias.

A trois heures du matin, le fléau était maître du champ de bataille ; le vaste emplacement où fut l'usine qu'il a détruite présentait l'aspect le plus saisissant : ce n'étaient partout que flammes immenses léchant des murs déjà calcinés ; tourbillon de fumée et d'étincelles et effondrements dont le bruit sinistre retentissait à chaque instant.

Autour de cette fournaise, dans l'eau, sur des tas de débris, une armée de pompiers, de gardiens de la paix, de soldats et de travailleurs volontaires s'agitait avec des cris rauques, des appels qui dominaient la tempête.

Tel que je l'ai vu maintes fois dans un incendie, calme, avec son air placide, M. Froidevaux, le bon, le brave, le savant M. Froidevaux, donnait d'une voix brève des ordres dont la clarté et la précision étaient un puissant secours pour ceux qui y devaient obéir. Il parcourait d'un pas ferme, au milieu de la bagarre des travailleurs, le domaine de la flamme, et chacune des haltes qu'il faisait était marquée par l'exécution d'une mesure tantôt sagement prudente, tantôt hardie jusqu'à l'impossible, dont les effets ne tardaient pas à se faire sentir.

Comme il se trouvait sur le boulevard de Charonne, entendant dire autour de lui que des pompiers trop avancés étaient menacés d'un grand danger, il voulut pénétrer dans la cour de l'usine, accompagné du capitaine Mariani et du pompier porteur de la lanterne rouge, qui est le fanion du chef de service en pareil cas.

Quelques officiers et quelques pompiers le suivirent.

Au moment où il approchait de ses hommes en péril, dans l'étroit couloir qui mène de la grille dans la cour, une poutre énorme se détacha d'un mur, dans un effondrement partiel, et vint s'abattre lourdement sur la tête du lieutenant-colonel.

La tête a été ouverte par derrière, malgré le casque, et la colonne vertébrale brisée.

M. Froidevaux est tombé foudroyé sous la poutre, dans un mélange de boue et de sang, d'où l'ont tiré en pleurant ses officiers et ses hommes.

M. le lieutenant-colonel Froidevaux était âgé de cinquante-cinq ans. Au physique, c'était un homme de taille moyenne, mais solidement découplé. Il était d'une myopie excessive qui l'obligeait constamment à porter des lunettes.

Il avait la moustache noire, taillée en brosse. Le courageux officier était d'une douceur extrême et d'une modestie que rien ne pouvait égaler.

Un des officiers des sapeurs-pompiers, auquel nous parlions du lieutenant-colonel Froidevaux, l'a dépeint d'un seul mot : " C'était l'âme du régiment," nous a-t-il dit.

Il avait commandé successivement sous les ordres des colonels Colonieu, Saint-Martin et Paris. Ce dernier en faisait le plus grand cas.

—C'est un brave, disait-il, qui ne fait pas plus de bruit qu'une souris ; mais quand il est au feu, je suis tranquille.

Le vice-amiral Pothuau

L'amiral Pothuau est mort à Paris le 7 octobre.

Né le 30 octobre 1815, à la Martinique, le vice-amiral était entré à l'école navale en 1831. Aspirant en 1832, enseigne en 1837, lieutenant de vaisseau en 1840, capitaine de frégate en 1850, capitaine de vaisseau en 1855, contre-amiral en 1864, il était en 1869 membre du conseil d'amirauté. Il avait exercé un commandement à la station d'Irlande. Il était au bombardement de Tanger et de Mogador, au bombardement d'Odessa pendant la guerre de Crimée ; il prit également part au siège de Sébastopol.

En 1870, lors de l'investissement de Paris, il fut d'abord nommé commandant des forts de Bicêtre et des forts du Sud, armés par la marine ; puis à la tête de la 6e division de la 3e armée, il appuya, le 20 novembre, la grande attaque sur Champigny, par une diversion heureuse sur Choisy-le-Roi.

Il fut nommé vice-amiral à la fin de janvier 1871.

Il resta au ministère de la marine, où M. Thiers l'avait

appelé, jusqu'au 24 mai 1873. Sous le maréchal de MacMahon, il rentra au ministère avec le cabinet Dufaure. Lors de l'arrivée de M. Grévy, il occupa le poste d'ambassadeur de France à Londres.

Le vice-amiral Pothuau avait été fait grand-croix de la Légion d'honneur, le 1^{er} avril 1880. Il est mort muni des consolants secours de la religion.

Les obsèques ont eu lieu le mercredi 11 octobre, aux Invalides, et le corps a été transporté au cimetière du Père-Lachaise.

Vue du lac Timigami

(En face du fort de la Compagnie de la Baie-d'Hudson)

Notre pays renferme d'innombrables beautés inconnues à la plupart de ceux qui l'habitent. Quand il m'arrive de parler du lac Timigami à mes amis de la capitale, tous ouvrent de grands yeux et ne peuvent taire leur étonnement, lorsqu'ils apprennent qu'à cinquante milles seulement de Témiskaming, il y a un lac de deux cent milles de tour et renfermant plus de deux mille îles, un lac aux eaux transparentes comme celles du Saint-Laurent, dont il est tributaire. La surprise redouble lorsqu'on leur parle de truites si grosses, que les sauvages n'osent les darder, de peur de faire chavirer leurs canots ; d'achigans et de dorés si nombreux, que le pêcheur se lasse de les prendre ; de bleuets si dodus, qu'un seul en vaut dix de ceux que l'on vend sur le marché d'Ottawa ; d'ours si redoutables qu'ils dévorent les taureaux et qui n'exigent rien moins qu'un bataillon de sept chasseurs pour les réduire ; des sauvages si avides de parfums, qu'ils mettent des oignons dans leurs mouchoirs, etc., etc. Tout cela, et bien d'autres choses encore, paraissent bien étrange à beaucoup de gens. Cependant, il n'y a rien d'exagéré ; tel est Timigami. Je ne parle pas de la brillante verdure de ses forêts, de ses tapis de mousse blanche émaillés de fleurs, de ses ruisseaux, ni de ses frais ombrages, on pourrait croire que j'ai copié cette description sur l'île de Calypso. J'aurais pourtant à ajouter cette différence que les nymphes de ce pays-ci ont les cheveux et le teint plus noirs, et qu'elles ne sont pas engagées au service d'une déesse, mais, qu'en revanche, elles s'occupent de travaux utiles et rendent chaque jour leurs hommages au Grand-Esprit Tout-Puissant, Créateur du ciel, de la terre et des lacs. Plusieurs d'entre elles portent le nom de Mani, qui, dans leur langue naïve et douce, est celui de la Reine du Ciel qu'elles appellent leur Mère et aiment de tout leur cœur.

Si Télémaque venait par ici (supposé qu'il fut accompagné de Mentor), il n'aurait pas à craindre les séductions de l'île enchanteresse, et à moins de vouloir prendre un bain, il serait bien fou de s'enfuir à la nage ; car il ne manque pas ici de beaux et élégants canots pour le reconduire à domicile, si le pays ne lui convenait pas.

J'ajouterai, pour compléter la différence, qu'à Timigami, il est loin de régner un printemps perpétuel, car le vent du nord y souffle assez souvent, et certains bacheliers du collège d'Ottawa se rappellent encore la fameuse semaine de pluie glacée qui, au beau milieu de juillet, les retint captifs dans la demeure du vieux Malcolm, juste en face du charmant paysage qui fait l'objet de cette gravure. Quoiqu'il en soit, tous ont gardé un heureux souvenir de Timigami et se proposent fermement d'y retourner si l'occasion s'en présente.—C.-A. M. P.

PETITES NOTES

Règle générale sans exception :

Ne plaisantez jamais qu'avec les gens d'esprit. Les autres ne comprendraient pas ou s'imagineraient que vous vous moquez d'eux.

Si tu veux garder ton secret, oublie-le.

—Ce pauvre Julien ! Deux ans aujourd'hui qu'il est mort !

Autre amie du défunt, avec mélancolie :

—Ça ne m'a pas paru long !

Quand l'amour n'est pas une folie sublime, c'est une sottise.

\$200 de récompense. — Cette récompense sera payée à quiconque donnera des informations pour la découverte et la conviction des personnes vendant des Amers de Houblon falsifiés, contrefaits ou imités, ou toutes autres préparations avec le mot de *Houblon*, en vue de frauder le public. Les véritables *Amers de Houblon* ont une gerbe de houblon vert imprimée sur le blanc de l'étiquette, et sont les seuls purs et le meilleur remède contre les maladies du foie, des rognons et du système nerveux. Méfiez-vous de toutes les autres préparations annoncées dans les journaux comme étant les " Amers de Houblon." Quiconque débitant aucune contrefaçon sera poursuivi.—Compagnie manufacturière des Amers de Houblon, Rochester, N.-Y.



LE LIEUTENANT-COLONEL FROIDEVAUX, DES SAPEURS-POMPIERS DE PARIS, MORT AU FEU LE 7 OCTOBRE DERNIER



LE VICE-AMIRAL POTHUAU

Né à la Martinique le 30 novembre 1815, mort à Paris le 7 octobre 1882

LA MÈRE

Quand le Seigneur forma l'homme, le Seigneur Dieu
Ne prit pas le limon terrestre en un seul lieu ;
Mais il prit de la terre aux quatre coins du monde :
Au sud où l'air brûlant sèche la lande blonde
A l'est vert de feuillée, au nord blanc de frimas,
A l'ouest où ce briseur de chênes et de mâts,
L'ouragan, tord la pluie et la nuée en trombe ;
Afin qu'en nul pays, la terre de la tombe,
A l'homme qui s'incline et meurt, voyageur las,
Ne dit : « Qui donc es-tu ? je ne te connais pas ? »
Mais pour qu'en tout pays, la terre maternelle,
A l'homme heureux enfin de reposer en elle
Sa tête qui se courbe et son cœur qui se fend,
Pût dire : « Couche-toi dans mon sein, mon enfant ! »

CATULLE MENDÈS.

LES

GIBOULÉES DE LA VIE

PAR

M^{me} CLAIRE DE CHANDENEUX.

DEUXIÈME PARTIE

X

(Suite.)

—Que vous êtes bonne de ne pas partir ! dit-il avec effusion.

Certes, ce n'était pas là l'élan qu'attendait Sidonie. Elle en éprouvait une sorte de commotion douloureuse.

L'ingratitude venait-elle déjà ? Déjà, n'était-elle plus la seule tendresse de son fils ?

—C'est l'expiation ! pensa-t-elle.

Thérèse s'était assise près de la petite voiture, rêveuse, oppressée, se disant que cette enfant qui allait revoir Paris était moins libre et pourtant plus heureuse qu'elle.

Sa liberté !... Elle n'y voulait point songer encore. Le présent appartenait au deuil. Et c'est pour se renfermer dans ce deuil, sans hypocrisie, qu'elle ne voulait point s'exposer à la joie de retrouver si vite celui qui remplissait toute sa pensée.

Charles suivait avec une attention inquiète le jeu de cette physionomie candide, tandis que la jeune femme l'assurait doucement, distraitemment, qu'elle restait volontiers dans la retraite de Molevent, et que l'hiver ne l'effrayerait pas.

—Si vous saviez, dit Charles, la pensée folle qui m'est venue hier !

—Quelle pensée ?

—Celle que je vous disais en raillant, le premier jour... le jour radieux où vous êtes arrivée.

—Mais encore ?

—C'est qu'il serait facile de se faire ensevelir sous ces débris si vous étiez partie...

Elle avança la main pour arrêter le vœu impie prêt à sortir des lèvres ironiques qui ne raillaient plus.

Il prit cette petite main au passage, l'enferma dans ses doigts faibles et murmura :

—Aujourd'hui, je veux encore vivre.

Thérèse, le cœur serré, retira lentement sa main.

Elle venait d'entrevoir une douleur et un amour qui étaient une monstruosité.

Elle eut envie de se lever et de fuir cette tristesse nouvelle. L'image de Camille, demeurée vivante en elle, la retint.

Elle ne sentait que trop renaître, avec l'aurore d'une autre destinée, l'entraînement désormais permis dont la douceur allait bercer ces rêves.

Mais elle ne devait pas, pour un péril imaginaire, courir à un péril certain, celui de s'entendre dire : « Je vous aime ! » par la voix attendrie de Camille, tandis que le corps à peine refroidi de M. de Thièblemont attendait ses dernières larmes.

—M. Aurèle, dit-elle en donnant à son accent la fermeté d'une carresse fraternelle, que je parte ou que je reste, votre vie ne vous appartient pas : elle est tout entière à votre mère.

Une sorte de colère décomposa le visage de l'infortuné.

—Ma mère ! dit-il sourdement, elle a toute ma reconnaissance : mais vous, madame, qui me l'avez rendue, vous avez ma vie.

Thérèse mit gentiment un doigt sur sa bouche, sans avoir le courage barbare d'éteindre par un mot glacial cette flamme malade dont elle ne pouvait soupçonner l'intensité.

—Lise, fit-elle en se rapprochant de la jeune fille qui s'entretenait avec Sidonie, faites vos préparatifs, partez puisqu'il le faut, et puissiez-vous nous apprendre bientôt que le bonheur vous sourit encore !

Lise s'éleva, toute légère, vers la ferme, où son modeste bagage de voyageuse ne demandait que peu de temps à réunir.

Elle se sentait pleine d'espérance, l'inconnu l'attirait : la vie ne pouvait guère lui garder des jours plus sévères que ceux qu'elle avait passés auprès d'un père sombre et silencieux.

Ce père, elle le regrettait de toute la tendresse de son petit cœur d'oiseau ; mais les cris violents du premier jour de deuil avaient déjà fait place à une résignation tranquille.

D'ailleurs, Lise avait bien constaté que les pleurs altéraient l'émail étincelant de ses grands yeux de flamme, où ne luisaient plus la malice et l'insouciance. C'était grave.

Dès le lendemain de cette découverte, mademoiselle Pellegrin n'avait plus pleuré.

XI

M. de Pernissan fut avisé par sa femme qu'elle revenait passer quelques jours à Paris, et qu'il eût à l'attendre le samedi dans la soirée. Les premières heures de son séjour à Paris devant être employées à l'accomplissement d'une mission charitable dont elle était chargée.

Le bel Horace n'éprouva pas la plus légère curiosité au sujet

de cette œuvre pie, sur laquelle Sidonie ne daignait donner aucun détail, et se contenta de hausser les épaules en constatant que sa femme, après plusieurs semaines d'absence, ne ressentait pas un désir plus vif de le revoir.

Il n'était point fâché, pourtant, de ce retour, bien qu'il ne parût pas dénué de confort, car son confortable intérieur laissait beaucoup à désirer ; les domestiques le servaient pitoyablement, et la belle madame Albine, avec une convenance très louable, ne pouvait plus y apporter le charme irritant de sa présence.

Donc, le samedi soir, il fit galamment préparer le thé dans la chambre de Sidonie, égayée par un feu clair, et l'attendit sans ennui, sans impatience, un roman nouveau à la main.

Il ne fut dérangé que par un domestique qui lui apportait un billet de madame de Sandry.

« Mon cher ami, lui écrivait la douairière, venez donc me demander à déjeuner demain ; j'ai cette chère Albine, qui veut bien, par là, désennuyer ma vieillesse. J'espérais aussi mon peintre favori ; mais, bast ! on ne sait vers quelle latitude l'oiseau s'est envolé. En voilà un qui ne regrette pas ses amis !... C'est horrible ! Je me souviendrai toujours du visage rayonnant qu'il nous a laissé voir, sans hypocrisie, quand vous nous avez apporté la nouvelle de la mort de notre pauvre baron. Du reste, ce n'est pas de cette jeunesse folle qu'il mérite d'être regretté, cet excellent ami, ce cœur fidèle aux vieilles affections... »

« A mon âge, on apprécie le vide que nous cause une telle mort... on sent que s'envole avec elle le dernier parfum des belles années. Tenez, je ne veux pas m'attendrir... Je vous laisse ; à demain ! »

M. de Pernissan leva philosophiquement les yeux au ciel. La mort de M. de Thièblemont l'avait médiocrement peiné ; pourtant, il ne pouvait, malgré son égoïsme, ne pas plaindre cette destinée brisée dans son tardif renouveau.

Le sentiment assez vif qu'il avait éprouvé pour Thérèse s'était fort atténué par l'absence, et la perspective de ce joli veuvage à enguirlander ne le tentait plus beaucoup.

Il sentait trop bien que ses grâces surannées n'avaient plus aucun prestige à opposer à une rivalité triomphante. Le nouvel amour, qui devait rendre à la jeune veuve le rayonnement de la vie, n'était point son amour banal, usé, flétri d'anciennes intrigues.

Et le bel Horace se résignait tant bien que mal à ne plus jouer désormais les grands premiers rôles.

La soirée s'avavançait rapidement, sans ramener Sidonie.

Si peu tendre que fût le ménage, les convenances extérieures y étaient toujours scrupuleusement gardées.

Pour que madame de Pernissan ne tint pas sa promesse, il fallait qu'un motif sérieux l'en empêchât.

M. de Pernissan crut devoir, devant son valet de chambre, en témoigner quelque inquiétude.

Puis, ce devoir rempli, il regarda une fois encore sa pendule qui marquait dix heures, reprit son livre et s'y replongea.

Sidonie, arrivée à Paris par le train de huit heures, en compagnie de Lise Pellegrin, s'était fait aussitôt conduire rue d'Hauteville, 90, à l'adresse découverte dans les papiers du défunt.

—Madame Pellegrin ? demanda-t-elle au concierge.

Celui-ci sourit d'un air aimable.

—Madame Pellegrin n'est pas visible.

—Pour les indifférents, c'est possible. Mais elle regretterait de ne pas nous recevoir.

—Ces dames désirent-elles la voir ce soir même ?

—Certainement ! répondit Sidonie un peu surprise de la question.

—Est-ce pour affaires ?

—Oh ! pour affaires on ne peut plus sérieuses.

—Ces dames veulent-elles donner leurs noms ?

—Il vous suffira d'annoncer que nous venons de la part de M. François Pellegrin.

—En ce cas, que ces dames prennent la peine de monter ! Madame est sortie, mais je puis aller prévenir.

—Montons ! dit Lise avec impatience.

Le concierge se précéda une clef à la main, jusqu'au troisième étage, où il les introduisit dans un appartement fort simple, fort négligé même, dont les locataires devaient être souvent au dehors.

Il y régnait un air visible d'abandon. Rien qui annonçât la présence habituelle d'une femme, ni livre oublié, ni piano ouvert, ni broderie laissée sur un meuble.

Pas de feu, quoique cette soirée d'hiver précoce fût d'une désagréable fraîcheur ; quelques graius de poussière sur les meubles et l'indiscret travail d'une araignée dans un angle.

Assez préoccupées toutes deux, les voyageuses n'étudièrent point ces détails caractéristiques et se bornèrent à remarquer que madame Pellegrin devait vivre d'une façon bien retirée.

Le concierge, qui avait allumé les flambeaux de la cheminée, se retira en promettant de ramener promptement « madame » si toutefois elle n'avait pas déjà disposé de sa soirée.

Il s'écoula toutefois une grande heure avant que l'on entendit un pas lourd ébranler le plancher de sapin de l'antichambre.

—Madame Pellegrin fait toutes ses excuses à ces dames, dit le concierge en réparissant, elle sera ici dans quelques minutes.

Lise eut un battement de cœur. Madame de Pernissan battait le tapis de son petit pied impatient.

Bientôt un frolement de soie égratigna le bois blanc de la première pièce, dont la porte s'ouvrit sous une main brusque qui ne pouvait être que celle de la maîtresse de céans.

Lise et Sidonie se retournèrent,

Madame Albine était sur le seuil.

Lise, qui affectionnait un peu la mise en scène, fit quelques pas, les mains étendues, en disant d'un ton suffisamment attendri :

—Ma mère !

Sidonie fit un cri de surprise et se dressa sur ses pieds.

Madame Albine devint tellement pâle que Lise, émue cette fois, s'élança pour la soutenir.

Mais la main froide de la créole la repoussa doucement, tandis que ses yeux superbes, agrandis par la stupeur, la dévoraient tout entière.

—Ah çà ! qu'est-ce donc que cette aventure ? s'écria Sidonie, qui retrouva la première parole.

—J'allais vous le demander, répondit la créole.

—Vous êtes donc madame Pellegrin ? vous !... vous !...

—Vous le voyez.

—Pardonnez-moi, ma chère, je vous savais deux visages, mais non deux états civils.

—Et moi, j'aurais dû deviner que si quelque chose de désagréable devait m'arriver, ce ne pouvait être que par votre entremise.

—Il est probable que, si vous aviez soupçonné ma présence, vous ne vous seriez pas rendue à notre appel... dans ce domicile de hasard.

—Mon domicile légal de femme séparée... N'en raillez pas : tout le monde ne possède pas vos rares vertus d'effacement et de docilité.

Cet échange d'aménités fut interrompu par Lise, qui, saisie d'inquiétude, se jeta dans les bras de Sidonie.

—Emmenez-moi, souffla-t-elle, emmenez-moi, je vous en prie.

—Non pas, dit vivement Sidonie en calmant la jeune fille du regard ; madame ne me permettrait pas de la priver ainsi d'une famille retrouvée.

Et dans l'éblouissement de sa vengeance entrevue, la femme d'Horace de Pernissan, toujours légère et prompte, ne ressentit pas de scrupules à livrer Lise en de telles mains.

Madame Albine avait retrouvé son sang-froid par un prodigieux effort de volonté. Elle s'assit, fit signe à Lise de l'imiter, et, revenant à celle qu'elle appelait son amie :

—En fin de compte, que voulez-vous à madame Pellegrin ? fit-elle en soulignant le nom.

—Lui annoncer la mort de M. François Pellegrin, son mari, et lui ramener mademoiselle Lise Pellegrin, sa fille.

Madame Albine avait déjà sans doute entrevu cette conclusion, plus vraisemblable pour elle que pour Sidonie, car pas un muscle de son visage ne tressaillit.

—M. Pellegrin était mort pour moi depuis longtemps, dit-elle avec calme. Vous me dispenserez, je pense, de faire un étalage de regrets que je ne saurais éprouver.

—Ah ! vous pouvez en prendre à votre aise, sourit aigrement Sidonie, l'hypocrisie est une laide chose.

—Comment est mort M. Pellegrin ?

—Ecrasé par l'éboulement qui a enseveli M. de Thièblemont.

—Ah bah ! c'était là cette seconde victime dont parlait votre lettre d'avis à M. de Pernissan ? Vous ne l'avez pas désigné par son nom.

—C'est une omission que je déplore. Elle vous aurait épargné la désagréable entrevue de ce soir.

—Il est à croire en effet que, prévenue, je vous eusse déchargé du soin de m'amener cette enfant.

—Cette enfant ! répéta ironiquement Sidonie ; regardez-la donc. C'est une belle jeune fille, je vous le jure, dont vous avez le droit d'être fière.

Madame Albine se retourna vers Lise, et, la tenant à distance sous son regard incisif :

—On vous a enlevée de mes mains si petite, dit-elle, que je ne vous eusse certainement point devinée. Il est probable qu'on a oublié de vous parler de votre mère ?

—Mais j'y pensais, moi ! dit la jeune fille, qui jugea convenable de mentir un brin.

Madame Albine n'en fut pas dupe.

—N'importe, fit-elle, vous apprendrez à me connaître mieux, car je n'entends pas renier mes devoirs envers vous.

—Je ne vous quitterai plus ? interrogea Lise avec autant de crainte que de désir.

Madame Albine ne daigna pas répondre. Le coude sur une table et le menton dans la main, elle se fit faire par Sidonie le récit de la catastrophe de Molevent et de la fatalité qui avait réuni dans ce coin de terre tant de personnages destinés à ne point se rencontrer.

—C'était écrit dit-elle, lorsque madame de Pernissan eut achevé la lugubre histoire.

Elle sentait la nécessité d'expliquer ce qui restait obscur, mais comment faire ? Pouvait-elle dire qu'épousée par amour par un honnête homme, elle avait flétri ses illusions, trompé sa confiance, brisé son cœur ? Pouvait-elle dire que, lassé de la torture d'un intérieur où sa présence eût été bientôt impuissante à prévenir le scandale, il avait pris sa fille et s'était exilé, préférant une vie nomade au bruit retentissant d'une séparation légale ? Pouvait-elle dire que cet homme, dont elle avait abandonné le nom, avait toujours pourvu de loin à ses besoins, ne se réservant que le strict nécessaire, tandis qu'elle-même, rassurée, impudente, en venait à oublier l'existence de son mari et de son enfant ?

Non, non, ces choses que Sidonie devinait avec sa triste expérience, madame Albine n'entendait pas les articuler. D'une voix dolente, elle se contenta de tracer en trois mots l'histoire fantaisiste de ses malheurs.

—Délaissée par mon mari, privée de ma fille, sans fortune, et dans la société de quelques rares amis, j'ai passé quinze années douloureuses. Puissiez-vous, Lise, m'apporter enfin la consolation !

Lise se pencha vers la main de sa mère et y mit un baiser sans chaleur.

—Ma chère, dit Sidonie en se levant, je me retire avec la douceur d'une vengeance généreuse.

—Une vengeance ? répéta la créole en fronçant ses épais sourcils.

—Vous m'avez éloignée de mon enfant, et je vous ramène la vôtre.

Elle serra la main de Lise, dont la tristesse augmentait toujours, sourit aimablement à son implacable ennemie et se retira plus satisfaite qu'elle ne l'avait été depuis longtemps.

Elle savait si bien lui avoir planté une épine en plein cœur !

Demeurée seule, madame Albine resta longtemps absorbée dans des méditations si profondes que Lise n'osa point les troubler.

La créole en sortit tout à coup, attira la jeune fille en face d'elle, et la plantant en pleine lumière :

—En vérité, s'écria-t-elle, cette enfant là est une femme !

Lise sentit vibrer tant de sourde colère dans ce mot qu'elle en pâlit de terreur.

A quelle étrange mère était-elle donc livrée ?

Madame Albine ouvrit la porte d'une petite chambre, y poussa sa fille, et de la même voix sèche :

—Allez dormir, Lise, dit-elle ; nous causerons demain.

(La suite au prochain numéro.)

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de MCGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

CHOSSES ET AUTRES

On assure que l'élection de M. Leblanc, pour Laval, doit être contestée.

Le lieutenant-colonel Irwin succède au major-général Strange comme inspecteur d'artillerie.

M. Berger a été élu lundi par une majorité de 79 voix dans le quartier Saint-Louis.

Il est rumeur que le parlement fédéral sera convoqué au mois de janvier.

On a enlevé les sièges pour les étrangers de chaque côté du fauteuil de l'Orateur, à la Chambre des Communes.

M. Gingras, conseiller législatif, représentant le comté de Montcalm, a été frappé d'une attaque de paralysie, la semaine dernière.

M. Champagne, ex-député des Deux-Montagnes, qui vient d'être défait par M. Beauchamp, va remplacer, au Conseil Législatif, l'hon. M. Lacoste, qui s'en retirerait.

Le Conseil de ville de Chicago a passé un règlement pour condamner à \$25 d'amende ou emprisonnement tout jeune garçon ou mineur qui entrera dans une taverne.

Montréal, Québec, Kingston et Toronto recevront chacun un des gros canons de 40 qui viennent d'arriver d'Angleterre. Ils ont coûté au gouvernement la somme de £400.

On a accordé à l'hon. M. Chapleau jusqu'au premier décembre prochain pour produire son plaidoyer dans la contestation de son élection pour le comté de Terrebonne.

Le Conseil Privé a décidé, à Ottawa, de recommander que la sentence de mort portée contre le constable Albert, de Toronto, soit commuée en un emprisonnement pour vingt ans.

L'hon. M. et Mme Chapleau, l'hon. M. Lacoste, M. Sénécal et M. Dansereau se sont embarqués samedi sur l'*Alaska*, pour New-York, où ils devront arriver dimanche prochain.

On a lu dimanche, au prône, dans les églises de la ville, un extrait d'une circulaire de monseigneur de Montréal défendant, sous peine de refus des sacrements, la lecture du *Courier des Etats-Unis* dans le diocèse.

Le décompte des bulletins dans l'élection de Soulanges s'est terminé lundi. Son Honneur le juge Torrance a déclaré M. Raoul de Beaujeu élu par trois voix de majorité, ce qui lui fait un gain d'une voix.

La reine Victoria présidera elle-même, à la fin de décembre, à l'inauguration du nouveau et splendide palais de justice de Londres. Le nouvel édifice portera le nom de palais royal de justice.

On croit savoir que le ministre de la justice va publier, dans quelques jours, un ordre portant que les gardes des pénitenciers et prisons ne se serviront à l'avenir que de fusils chargés à plomb, au lieu de cartouches à balle comme aujourd'hui.

L'hon. M. Caron, ministre de la milice, vient d'ordonner qu'après le 1er novembre aucun télégramme ne sera payé par le département, excepté ceux qui seront adressés au ministre ou à son député. Les cas spéciaux sont réservés.

Il paraît qu'il existe un journal, à Stratford, Ont., qui trouve mal que les Canadiens d'origine française possèdent les mêmes droits que les Anglais. Nous aimerions à voir le rédacteur de cette feuille à Montréal ou à Québec le 24 juin.

Le discours du marquis de Lorne, au banquet des citoyens de Victoria, vendredi soir, paraît avoir produit le meilleur effet en Colombie. On télégraphie que la princesse Louise serait si charmée du pays et de son climat qu'elle parle de passer l'hiver sur la côte du Pacifique.

Les examens du service civil, sous la présidence de M. DeCelles, ont commencé mardi, à neuf heures et demie, dans la salle des Artisans, rue Saint-Jacques, et non au bureau de Poste, comme il avait été annoncé. Il y a une cinquantaine d'aspirants sur les rangs.

On fait de grandes réparations aux constructions militaires de l'île Ste-Hélène. Toutes les anciennes bâtisses sont remises à neuf ou refaites; les casernes incendiées sont reconstruites et avant le commencement de l'hiver il est probable qu'un détachement de la batterie A ou de la batterie B y sera envoyé en garnison.

Le général Luard a, paraît-il, décidé que ce poste ne doit plus rester inoccupé. Les plateformes des batteries, à l'extrémité nord de l'île, sont aussi refaites sur des nouveaux plans.

Nous regrettons d'apprendre la mort de l'hon. P. E. Roy, conseiller législatif, pour la division de Rougemont, arrivée à Saint-Pie, comté de Saint-Hyacinthe, mardi de la semaine dernière. Le défunt avait été nommé conseiller législatif en novembre 1873. Il était conservateur. A l'époque de sa mort il remplissait les fonctions de trésorier du chemin de fer de Philipsburg, Farnham et Yamaska.

On s'occupe de la canonisation de la vénérable Sœur Bourgeois; l'on parle aussi d'élever enfin une statue à M. de Maisonneuve. Et, dans le même temps, on parle de démolir Notre-Dame de Bonsecours, l'œuvre même de la Sœur Bourgeois, qui a fondé ce sanctuaire, et de M. de Maisonneuve, qui a donné le terrain; le seul souvenir matériel qui reste de ces deux grands noms de l'histoire de Ville-Marie.

M. Jules Faucher de Saint-Maurice, ancien secrétaire de l'hon. M. Langelier, et en dernier lieu employé du département des terres de la Couronne, est décédé à Québec il y a quelques jours. C'est à la phthisie, cette terrible maladie qui ne pardonne jamais, que M. Faucher a succombé. Il était âgé de trente-cinq ans. Le défunt est le frère de M. Faucher, député de Bellechasse.

Le pape a confié à M. Errington, l'ambassadeur anglais à Rome, une lettre autographe adressée à la reine Victoria, dans laquelle il la remercie cordialement pour l'intérêt qu'elle a porté au bien de ses sujets catholiques et pour la liberté religieuse dont jouissent les sujets anglais. Le pape a aussi envoyé des présents à la reine par l'intermédiaire de Errington. Celui-ci retournera à Rome avant Noël.

Aujourd'hui, Mgr Ignace Bourget, archevêque de Martianopolis, célébrera à Boucherville le 60ème anniversaire de son ordination à la prêtrise. A cette occasion, il y aura grand'messe solennelle, adresses de circonstance. Mgr Fabre officiera pontificalement. Un grand nombre de membres du clergé sont arrivés à Boucherville pour cette occasion tout à fait exceptionnelle dans les annales de notre clergé. Monsieur le curé de Boucherville, ainsi que ses paroissiens, ont fait des préparatifs pour cette fête qui promet d'être une des plus belles du genre.

Voici l'âge de quelques-uns de nos principaux hommes politiques du Canada :

Sir John A. Macdonald, est né le 11 janvier 1815.

L'hon. Jos. Ed. Cauchon, le 31 décembre 1816.

Sir Léonard Tilley, le 8 mai 1818.

Sir Charles Tupper, le 2 juillet 1821.

L'hon. M. Mackenzie, le 28 janvier 1822.

Sir Albert Smith, est né en 1824.

L'hon. Isaac Burpee, le 28 novembre 1825.

Sir Hector Langevin, le 25 août 1826.

L'hon. Félix Geoffrion, le 4 octobre 1832.

L'hon. Edward Blake, le 13 octobre 1833.

L'hon. Théod. Robitaille, le 29 janvier 1834.

Sir Richard Cartwright, le 4 décembre 1835.

L'hon. J. A. Mousseau, en juillet 1838.

L'hon. Jos. Adolphe Chapleau, le 9 novembre 1840.

L'hon. Wilfrid Laurier, le 20 novembre 1841.

SCIENCES

On n'en finira pas de dire du mal de ces pauvres moineaux ! Voici maintenant qu'un Dr Hemson nous apprend qu'ils sont susceptibles de contracter et de communiquer la petite vérole.

Dans la lampe électrique de Werderman, on ne fait aucun usage de globes vides d'air, comme dans les autres systèmes. Au lieu d'une tige de carbone, M. Werderman emploie le silicium qui est rapporté donner de meilleurs résultats.

Il est question à Paris de la construction d'un chemin de fer souterrain. La longueur sera de 24 milles, et le coût est estimé à \$30,000,000. La station centrale sera Place de la Bourse.

Pour sûr, l'application la plus singulière qu'on puisse faire de l'électricité est bien celle qui a été recommandée par le Dr Siemens, à la dernière réunion de la Société Anglaise pour l'Avancement des Sciences. Il a affirmé que des céréales, blés, orges, avoines, soumis à l'influence d'une lampe électrique d'une puissance de 4000 bougies, et placée à 500 mètres au-dessus du champ, a eu pour effet de doubler la longueur de la tige des plantes, et de leur donner une avance de plusieurs semaines sur le champ qui avait été privé de cette favorable influence. Avis aux agriculteurs.

Un médecin canadien, le Dr Wood, de Montréal, a trouvé le moyen de guérir le rhumatisme : il fait tout simplement jeûner ses patients pendant un espace variant de quatre à huit jours. Il permet de boire à volonté de l'eau et des limonades. Cette prescription est basée sur la présomption que le rhumatisme ne serait qu'une des phases de l'indigestion.

Les savants du Japon commencent à discuter les moyens par lesquels on pourrait utiliser la chaleur latente du centre de la terre. Il y a là certainement une idée à creuser.

Quelques chimistes français ont réussi à solidifier le pétrole; il brûle alors comme du suif. Il s'agit, pour obtenir l'état solide, de joindre à l'huile le jus de certaines plantes de la famille des Euphorbiacées.

Parmi les nouveaux travaux publics importants qui attirent l'attention des ingénieurs et des hommes d'affaires se trouve un projet de canal de Cologne à Anvers. La Chambre de Commerce de Cologne est déjà saisie de la question, et lui donne son cordial et puissant appui.

Herr Beck, un Allemand, a inventé une locomotive qui marche par la poudre. Vous mettez une charge en avant et une autre en arrière du piston, et vous produisez les deux explosions l'une après l'autre. Il paraît que ça réussit; mais il est douteux que ce système devienne jamais d'un usage général.

On poursuit activement en Algérie le creusement des puits artésiens; il y en a déjà plus de 150 dans la province de Constantine seulement. Le plus curieux, c'est que les eaux surgissant de ces forages contiennent des poissons et des écrevisses. M. Jus, l'ingénieur en charge de ces travaux, dit en avoir mangés, et les avoir trouvés excellents.

M. M. Carver a pris, à Washington, un brevet pour une combinaison de miroirs, au moyen de laquelle il produit une chaleur capable de fondre les métaux. Cette expérience est loin d'être nouvelle; elle se rattache même spécialement au nom de Buffon et d'Archimède. Celui-ci faisait brûler des vaisseaux dans la rade de Syracuse, il y a de cela plus de 2,000 ans.

M. Hammond, ingénieur et gérant d'un chemin de fer au Brésil, assure que le café est un préservatif certain contre les fièvres de marais, et à l'appui de cette opinion, il cite le fait de contrées entières où les fièvres ont entièrement disparu depuis que l'usage du café s'est répandu parmi la population.

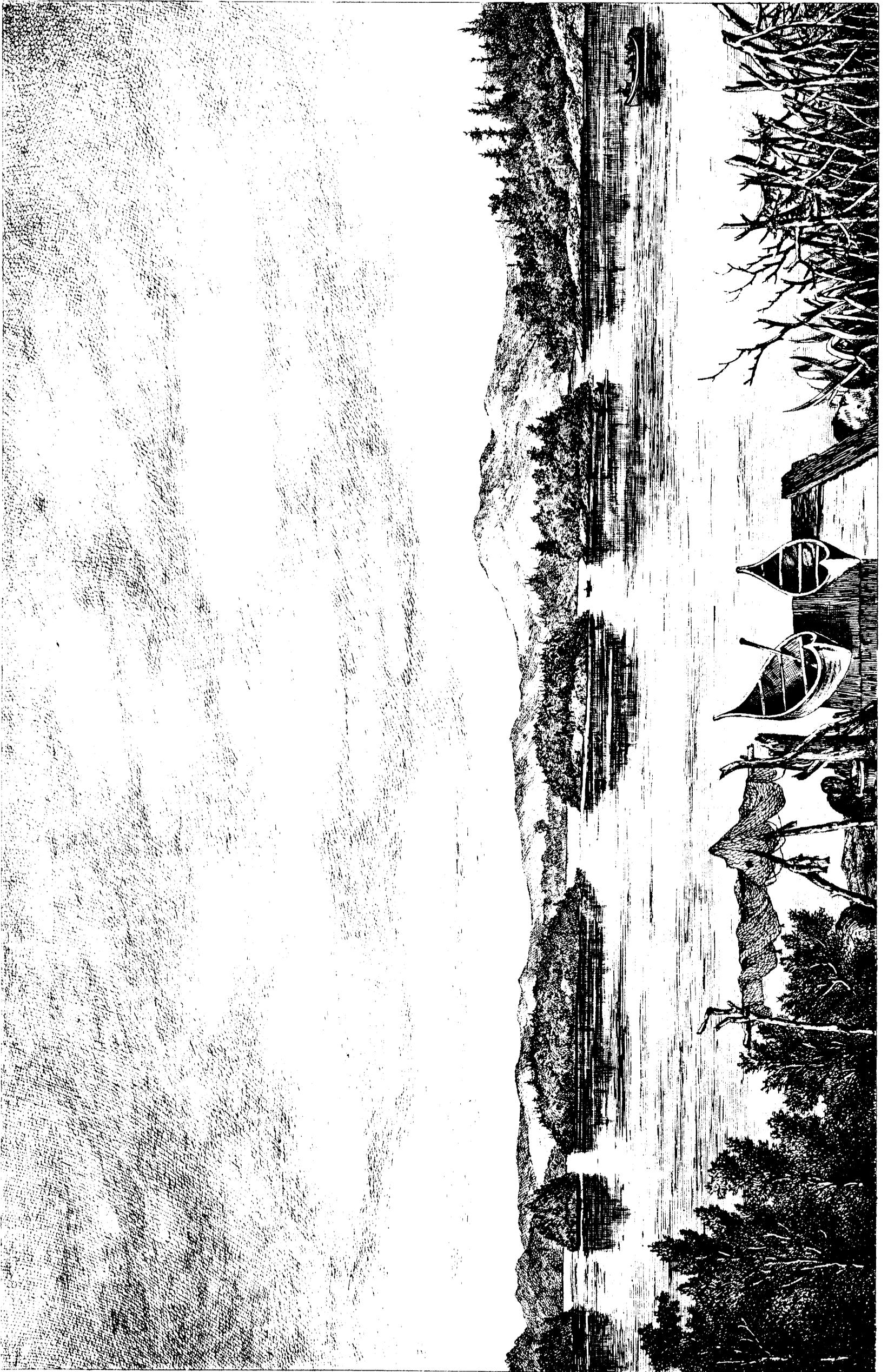
On fait d'excellentes imitations d'ivoire avec des pommes de terre. Il suffit de les faire bouillir pendant une trentaine d'heures dans un mélange d'eau et d'acide sulfurique, et de les soumettre ensuite à une forte pression. Par le même procédé on fait des imitations de corail avec des carottes et des betteraves.

M. Marey s'est occupé dernièrement de la photographie des objets en libre mouvement dans l'espace et il paraît avoir réussi. Son objet était principalement de constater la trajectoire. Une boule blanche lancée le long d'un fond noir a été suivie dans toute sa course par l'instrument; on a pu même en mesurer la vitesse en interrompant la lumière par intervalles déterminés.

Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirope Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

La Consommation guérie.—Depuis 1870, le Dr Shearer a donné, par l'entremise de ce bureau, les moyens de guérison à des milliers de personnes affectées de cette maladie. La correspondance devenant trop volumineuse, j'ai dû lui venir en aide. Il a été obligé, par la suite, de l'abandonner complètement, et il m'a remis la recette de ce simple remède végétal, découvert par un missionnaire aux Indes, qui est si puissant à guérir la consommation, les bronchites, l'asthme, le catarrhe, les maux de gorge et autres maladies des poumons; c'est aussi un remède certain contre la débilité générale. Ses propriétés curatives ont été prouvées dans des milliers de cas, et mû par le désir de soulager mes semblables affectés de ces maladies, je me fais un devoir de le faire connaître à tout le monde. Sur réception d'un timbre-poste et d'un numéro de ce journal, je vous enverrai à votre adresse, franc de port, la recette de ce remède avec toutes les descriptions, en français, en anglais et en allemand. — W. A. Novas, 148, Power's Block, Rochester



VUE DU LAC TIMIGAMI—D'APRÈS UN DESSIN DU RÉV. M. PARADIS

DE TOUT UN PEU

La société allemande Schwabenunterstützungsverein de St-Louis s'est offert un pique-nique il y a quelques jours. Par malheur, un imprudent a laissé tomber par terre le nom de la société, plusieurs personnes se sont embarrassées dans ses plis et se sont blessées grièvement. Il aurait fallu le rouler comme un fil télégraphique, ou le suspendre dans les arbres.

Les accidents causés par les cyclones ont été si sérieux cette année dans l'Iowa, que les habitants ont cru devoir creuser des puits de refuge pour se protéger contre de pareilles occurrences.

Saint-Louis va posséder un "directory" contenant seulement l'élite de la société. Il donnera aux marchands la liste des personnes aisées et aux dépenses faciles, dont la clientèle est désirable et auxquelles ils pourront adresser leurs circulaires et leurs placiers. Les noms de ces favoris de la fortune seront arrangés suivant la place qu'ils occupent dans leur rue, de façon à économiser le temps du voyageur. Ce dictionnaire contiendra environ 6,000 noms; celui de Philadelphie en contient 10,000.

Rufus Porter, le fondateur du *Scientific American*, a complété son 99^e été en perfectionnant une voiture de fermier mue par la vapeur et pesant seulement 400 livres.

Au nombre des grands hôtels d'Ontario, la maison Murray, tenue par M. Thomas Sculley, de Ste-Catherine, occupe le premier rang. Le chef de cet établissement, pendant une visite que je lui rendis, me recommanda fortement l'Huile de St-Jacob, comme l'ayant complètement guéri d'un rhumatisme aigu qu'il avait contracté depuis longtemps. De toutes les douleurs qu'il ressentait, dans le dos principalement, il n'en éprouve aucune maintenant. D. V.

TRIBUNAUX COMIQUES

L'ÉLÈVE TONDEUR DE CHIENS

Adopté par la veuve Fondant, qui tond les chiens, calme les chats et va-t-en ville, Léon Merlard mène de front ses classes et son apprentissage de tondeur de chiens (trop jeune encore pour être initié à la deuxième partie de la profession). Son fort, par exemple, c'est d'aller en ville; il y va même tant, qu'il met à peine le pied à l'école. C'est comme cela qu'il a déjà été arrêté cinq fois pour vagabondage. La cinquième fois, on l'a renvoyé devant la police correctionnelle.

M. le président.—Pourquoi avez-vous quitté cette femme qui vous a adopté?

Léon.—Tiens! all' me fiche des gifles; merci.

M. le président.—C'est que, probablement, vous le méritez.

Léon.—Tiens! je vas à l'école, dont je suis toujours le premier, au moins, et encore que je suis dans les grands, et puis, le soir, mam' Fondant veut me faire tondre des chiens pour m'amuser; alors moi, quéque fois, je les coupe, sans le faire exprès. Ils me mordent; zut! c'est pas amusant.

M. le président.—Cette femme vous a recueilli, vous devez lui obéir.

Léon.—Mais, m'sieu, il y a le maître qui me donne des leçons à apprendre. Mam' Fondant, alors, si elle me fait tondre des chiens, au lieu de mes leçons, moi, on me fiche en retenue; on me colle au piquet et on me donne des lignes à faire; ça ne m'arrange pas!

M. le président.—Vous parlez de votre école, de vos leçons; mais il paraît que vous n'y allez guère, à votre école; vous allez courir, vagabonder, et je crois que vous n'apprenez guère de leçons à la halle ou dans les rues.

Léon.—Oh! je suis toujours le premier: la grammaire, la géographie, le calcul (*réchant avec volubilité*): Combien qu'il y a de sortes de lettres? Deux: les voyelles et les consonnes.—Combien qu'il y a de fleuves en France?—Il y en a cinq: l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et l'Océanique.—Quel est le premier roi de France?—C'est Pharaon.—2 et 2 font 4, 4 et 4 font 8.

M. le président (*qui a voulu plusieurs fois l'interrompre*).—Voyons, voyons! vous n'êtes pas ici pour réciter vos leçons.

Léon.—8 et 8 font 24, et 24 font 36.

M. le président.—Voulez-vous bien vous taire?

Léon (*pleurnichant*).—Ah! je ne sais pas mes leçons, vous dites que je vas pas à l'école; même que, si vous voulez, je ferai venir mes camarades ici.

M. le président.—Enfin, quand on vous a arrêté, il y avait plusieurs jours que vous n'étiez rentré. Que faisiez-vous à la Halle?

Léon.—C'est Bourcoche qui m'avait emmené; alors nous avons bu une chopine avec une bouteille d'eau de sexe.

Le tribunal a envoyé l'élève pendant deux ans dans une maison de correction.

NOUVELLES DIVERSES

—L'exécution de Lee, le meurtrier de Napanee, a été reculée jusqu'au 17 décembre.

—Il est tombé trois pouces de neige, à Winnipeg, lundi de la semaine dernière.

—La récolte du tabac, dans la Caroline du Nord, est énorme; soit, soixante millions de livres.

—Un nouveau journal catholique, intitulé le *Moniteur de Rome*, vient de faire son apparition dans la ville Eternelle.

—On continue à jouer à la dynamite, en France. La police a découvert à Paris une fabrique secrète de ce précieux élément, pour l'usage des communards, exploitailleurs.

—L'école de dessin, sous les auspices du conseil des arts et manufactures, vient d'être ouverte au public. Un grand nombre d'élèves étaient présents.

—Le prince Napoléon prépare un nouveau manifeste politique. On attend sa publication avec beaucoup d'intérêt, et chez les monarchistes, et chez les impérialistes.

—On dit que le prince Bismarck s'oppose à ce que l'Angleterre gère seule les finances d'Egypte et désire qu'on établisse un contrôle international des finances.

—Les Russes sont en train d'étendre leur domaine en Géorgie. Il y a conflit dans cette direction, entre leurs troupes et les Turcs. Ce conflit pourrait être le prétexte d'une guerre.

—Miss Jessie Turner, de New-York, a été nommée "notaire public" ces jours derniers. C'est la première fois qu'une femme est nommée à cette charge dans l'Etat de New-York.....

—Les deux derniers steamers transpacifiques ont emmené de San-Francisco plus de mille Chinois, en route pour l'Asie. Les Etats-Unis sont ainsi en voie de se débarrasser de cette plaie.

—On a constaté, mardi de la semaine dernière, au collège de Montréal, la désertion d'un élève nommé John Hart, de Concord, N.-H., désertion dont on attribue la cause à l'ennui.

—Mme Clara Symes et son mari, le marquis de Basano, ont institué mardi une poursuite au montant de \$12,519.07 contre Michael Farmer, pour dette au sujet de certaines propriétés.

—Le mouvement socialiste gagne du terrain, en France. A Paris, à Marseille, à Lille, comme à Lyon, les révolutionnaires sont sur pied. Tout indique un mouvement concerté. La situation est des plus graves, et l'on attend les événements avec anxiété.

—Un legs considérable vient d'être fait à l'hospice des Enfants assistés de Paris. M. Henry Dodd, sujet anglais, mort récemment, a laissé par testament à cet établissement une somme de 5,000 livres sterling, soit 125,000 francs.

—Samedi, à Québec, une jeune femme de 22 ans, fille de feu le capitaine Lamontagne, de l'*Arctic*, et employée comme gouvernante, a essayé de se suicider en se jetant dans le Saint-Laurent, dans un accès de mélancolie. On l'a sauvée.

—La paroisse de Varennes s'embellit tous les jours, et les paroissiens viennent même de se décider de remplacer l'église actuelle, qui menace ruine, par un nouveau temple plus spacieux. On dit que MM. Perrault et Mesnard, architectes de Montréal, ont reçu instruction de préparer les plans nécessaires.

—On annonce que le gouvernement canadien a l'intention d'élever les droits d'entrée sur les fers et les aciers, dans le but de développer les usines du pays. Plusieurs compagnies américaines ont l'intention d'établir des fabriques aussitôt que les tarifs auront été changés.

—Il y a quelques jours, un incendie a éclaté à Hull et a détruit la manufacture de M. Eddy et les moulins à farine de M. McCormick. Les pertes s'élèvent à plus d'un million de dollars, mais sont couvertes en partie par des assurances. Un pompier a été blessé. Ce sinistre laisse sans ouvrage environ un millier d'ouvriers.

—Une délégation du barreau de Montréal, composée de Messieurs W. Robertson, C. R., bâtonnier, J. M. Loranger, C. R. et J. E. Robidoux, C. R., a eu, à Québec, une entrevue avec les honorables MM. Mousseau, Wurtele, Lynch et Dionne, au sujet des améliorations projetées de la bibliothèque des avocats dans le palais de justice de Montréal.

Les délégués ont été reçus avec la plus grande courtoisie et les ministres ont reconnu la nécessité et l'urgence des améliorations en question. Le barreau a été autorisé à construire de magnifiques galeries dans sa bibliothèque, dont le coût n'excédera pas \$2,600. Le contrat a été donné à M. Chanteloup, de Montréal.

—Les sauvages que le gouvernement a transportés d'Oka au township de Gibson, dans Ontario, expriment maintenant leur entière satisfaction de ce changement. Pour rien au monde, ils ne voudraient revenir à leur ancienne résidence. On voit combien était ridicule et injuste la campagne organisée, en apparence dans l'intérêt des sauvages, contre le séminaire de Montréal et contre le gouvernement au sujet de cette mesure.

Naissance

A Montréal, le 16 octobre dernier, madame H.-B. Rainville, une fille.

Décès

En cette ville, le 4 courant, à l'âge de 38 ans, après une courte maladie, N. Bissonnette, employé à la poste de Montréal; il laisse une femme et cinq enfants.

LES ÉCHECS

Montréal, 9 novembre 1882.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue Saint-Bonaventure.

SOLUTIONS JUSTES :

No. 333. — MM. F. H. Gingras, Trois-Rivières; Un ami, Saint-Hyacinthe; J. Maurien, H. Lupien, L. Dargis, M. Lafrenais P. Fabien, Montréal; N. P. Sorel; E. Legault, Ottawa; A. P. F., Arthabaska; L. O. P., Sherbrooke; N. H. Guérin, Pointe-Lévis; S. Tudiou, V. Gagnon, Québec.

NOUVELLES.

Nous apprenons avec plaisir que le Cercle d'Échecs de Philadelphie a définitivement réglé les conditions concernant la visite de M. Steinitz en cette ville. C'est la première fois, croyons-nous, qu'un champion de la vieille Europe traverse l'Atlantique pour venir se mesurer avec les amateurs du continent américain. Aussi, nos amis de Philadelphie se préparent à recevoir dignement le célèbre maître.

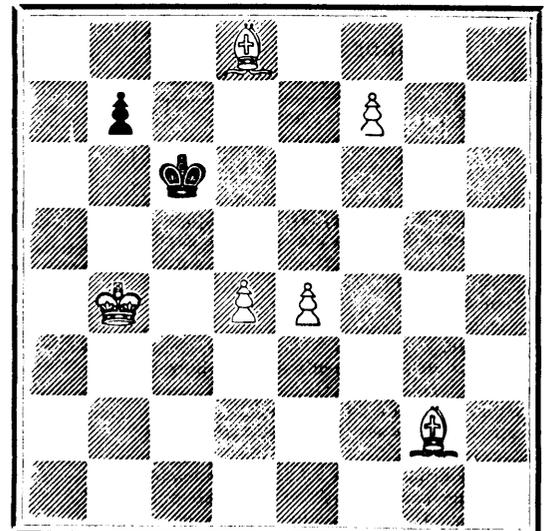
A propos, le Cercle des Échecs de Montréal ne profitera-t-il pas de cette circonstance pour inviter M. Steinitz à venir passer quelques jours au milieu de nous? Voilà une excellente occasion qui ne se rencontrera pas de si tôt, et nous espérons que les amateurs de cette ville s'entendront afin d'aviser aux meilleurs moyens à prendre pour que le champion du dernier tournoi international de Vienne se rende à Montréal.

Le Révd C. C. Chevalier, de Heightrington, en Angleterre, a fait jouer, au profit de son église, une partie d'Échecs sur un nouveau système. Toutes les pièces étaient représentées par des personnages vivants, en costumes du moyen âge. Les pions étaient en pays, les autres pièces suivant leurs noms, et les tours, en toile peinte, étaient manœuvrées par quatre jeunes filles. Le prix d'entrée était de cinq shellings, et la représentation fut, sous tous les rapports, un magnifique succès.

PROBLEME No. 334.

Composé par M. CHARLES LAUNAY.

NOIRS.—2 pièces.



BLANCS.—6 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION.—No. 333.

Blancs.

1 P 3e F R

2 Mat selon le coup des Noirs.

Noirs.

1 Ad libitum.

VARIÉTÉS

—Fais-moi peur, disait B... à M...
—Pourquoi cela ?
—J'ai le hoquet... si tu me fais peur, cela se passera tout de suite.

On admire certains députés de ce qu'ils parlent des heures entières sur quelque chose. On doit admirer bien davantage les femmes qui parlent des heures entières sur rien.

Une réclame qu'un journal parisien attribue à un journal de l'Ohio :
"L'administration du journal a passé des traités avec beaucoup de riches héritières, demoiselles et veuves, qui ont pris l'engagement de n'accorder leur main qu'à des abonnés d'un an à notre journal."

La scène se passe à Paris.
Un monsieur à un commissaire :
—La route du jardin zoologique, s'il vous plaît ?
—Ah ! monsieur, en ce moment toutes les bêtes y meurent.

Le jeune Gontran, qui a fait des dettes, s'adresse à son oncle, par qui il voudrait bien les faire payer.
—Mon cher enfant, lui répond l'oncle sévère mais juste, tu sais bien que je te porte de l'intérêt...
—Mon cher oncle, j'aimerais mieux du capital.

Le comble de la bonté pour une poule : Couver une maladie !



PENITENCIER DE ST-VINCENT DE PAUL
SOUMISSIONS POUR BOIS DE CHAUFFAGE

DES SOUMISSIONS cachetées, endossées :
"Soumissions pour bois de chauffage," seront reçues au bureau du Préfet jusqu'à MIDI, le LUNDI, 20 NOVEMBRE courant, pour les quantités suivantes de bois de chauffage requises pour l'année 1883-84, savoir : 10. 450 cordes de bois franc, dont moitié érable et moitié merisier rouge, à être livré séparément ; 20. 300 cordes d'épinette rouge.

Ce bois, bois franc et épinette, devra être de la première qualité, droit et sans nœud, fendu, et sans bûches ni rondins, mesurant trois pieds (mesure française) de la pointe à la coupe carrée ; à être bûché pendant l'hiver prochain (1883) ; devra être trié (cullud) et cordé séparément à l'entière satisfaction du Préfet.

Ce bois ne pourra être transporté sur radeau ni autrement flotté.
Des blancs de forme de soumissions et de conditions seront fournis par le soumissionnaire, sur application.

GODF. LAVIOLETTE, Préfet.

2 nov. 1882.

BREVETS

Nous continuons à agir comme agents pour l'enregistrement des brevets, caveats, marques de commerce, droits d'auteurs, etc., pour les États-Unis, le Canada, l'Angleterre, la France, l'Allemagne et autres pays. Nous comptons 36 ans d'expérience.

L'examen des modèles ou des dessins, etc. Avis par poste, gratuit.
Le Scientific American mentionne les brevets que nous avons obtenus. Ce journal fait autorité. Sa circulation est très grande. Le privilège d'être cité dans ses colonnes est très apprécié par les inventeurs.

Ce grand journal illustré est publié toutes les semaines et ne coûte que \$3.50 pour l'abonnement d'un an. Cette feuille est complètement dévouée aux sciences, aux inventions et à la mécanique. Ce genre de journal ne se publie dans aucun autre pays.

Il est en vente chez tous les marchands de journaux. Le numéro se vend 10 centimes, expédié franco.

Brochures concernant les brevets sont adressées franco.

S'adresser à MM. MUNN & Co., éditeurs du Scientific American, 261, Broadway, New-York.

L'HUILE ST JACOB
MARQUE DU COMMERCE



LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME,

La Névralgie, Sciatique, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, Inflammation du Gosier, Enflures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendue Par Tous Les Droguistes Et Commerçants De Medecines.

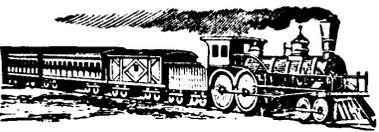
A. VOGELER & CIE., Baltimore, Md., U. S. A.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables



Chemin de Fer Intercolonial

1881 - Arrangements d'Été - 1882

A partir du 3 JUILLET 1882, les trains directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit :

Table with 2 columns: Destination and Time. Includes routes to Rivière-du-Loup, Cacouna, Trois-Pistoles, Rimouski, Little Métis, Métapédia, Campbellton, Dalhousie, Bathurst, New-Castle, Moncton, Saint-Jean, and Halifax.

Ces trains viennent en connection à la Pointe-Lévis avec les trains du Grand-Tronc partant de Montréal à 10 heures p.m., et à Campbellton avec le steamer "St-Lawrence," partant les mercredis et samedis pour Gaspé, Percé, Passébiac, etc.

Les trains pour Halifax et St-Jean vont directement à leur destination le dimanche.
Le char Pullman qui part de Montréal le Lundi, le Mercredi et le Vendredi, va directement à Halifax, et celui qui part le Mardi, le Jeudi et le Samedi, va directement à St-Jean.

Des BILLETS D'EXCURSION A PRIX RÉDUITS, par chemin de fer et par steamer, peuvent être obtenus pour tous les points du bas du fleuve Saint-Laurent, Macapédia, Risticouche, Baie des Chaleurs, Gaspé, Ile du Prince Édouard et tous les points des Pr.vinces Maritimes.

Pour ce qui regarde les prix de passage, le taux du fret, les arrangements des convois, etc., des informations complètes seront données par

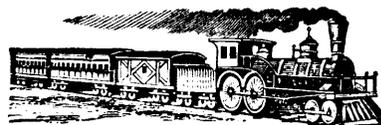
G. W. ROBINSON, Agent des Passagers et du fret pour la division de l'Est, No. 136, rue Saint-Jacques (en face du Saint-Lawrence Hall) Montréal.

D. POTTINGER, Surintendant-en-Chef, Moncton, N.-B. 1er juin, 1882 - 52 f.

BULLETIN MENSUEL

DU Bureau de Poste de Montréal NOVEMBRE 1882

Table with columns: Distribué, DÉPÊCHES, Fermés. Lists routes to Ontario and Etats de l'Ouest, Québec and Provinces Maritimes, Dépêches Locales, and Etats-Unis.



CHEMIN DE FER

INTERCOLONIAL

AVIS

Les trains spéciaux de PETIT METIS continueront leur service les lundis 4 et 11 septembre, et le dernier de la saison, jeudi 14, à 7.30 heures A.M.
Ces trains arrêteront à Rimouski, Bic, Cacouna, Rivière-du-Loup, etc., pour recevoir les voyageurs, se reliant à La Chaudière avec le convoi du Grand-Tronc, et à Québec avec le "train éclair" du chemin de fer du Nord, arrivant à Montréal à 9 heures P.M., ainsi qu'avec les bateaux de la Compagnie du Richelieu qui partent de Québec pour Montréal à 5 h. P.M.

Pour billets, tableau des heures de départ et d'arrivée et plus amples renseignements, s'adresser aux bureaux du chemin de fer Intercolonial, No. 136, rue St-Jacques (en face du St-Lawrence Hall), Montréal.
D. POTTINGER, Surintendant en chef.
G. W. ROBINSON, Agent pour les passagers et le fret, Montréal, 28 août 1882, Section Est.

Mousseau, Archambault & Lafontaine

AVOCATS, No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND) MONTRÉAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Sec. d'Etat. P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

"L'OPINION PUBLIQUE"

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.

LA COMPAGNIE

LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS,

LITHOGRAPHES,

IMPRIMEURS,

GRAVEURS,

EDITEURS,

ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY

MONTRÉAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

- Elle possède en outre : 12 presses à vapeur. 1 machine patentée à vernir les étiquettes. 1 machine électrique à vapeur. 4 machines à photographie. 2 machines à gravure photographique. 2 machines à enveloppe

Aussi : Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées.

G. B. BURLAND, Gérant.

LACOSTE, GLOBENSKY & BISAILLON, AVOCATS,

No. 11, Cote de la Place-d'Armes.

MONTRÉAL

ALEX. LACOSTE, C.R.L.L.D. BENJ. GLOBENSKY, C.R. F. J. BISAILLON, B.C.L. T. BROSSEAU, L.L.B.

LORGE & CIE.

21, RUE SAINT-LAURENT

Tiennent une spécialité de Chapeaux de Soie de Feutre qu'ils fabriquent eux-mêmes.

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. - En 100 caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes : Bouquets, Océans, Chronos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 échantillons de Cartes d'annonces de Fantaisie, 50c. Adresse : STEVENS & BROS., boîte 22, Northford Ct